







1060 / 50 10 - 1
10 1
390 10 - 9
20 4 6
10 - 1.
20 - 3.
20 - 8
20 - 3
20 - 4
20 - 2
20 - 8
21 - 18

LETTRES

DE MONSIEUR

DE LA MOTTE,

SUIVIES

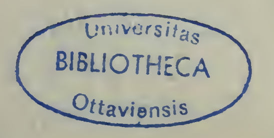
D'UN RECUEIL DE VERS

DU MÊME AUTEUR,

Pour ſervir de Supplément à ſes Oeuvres.



M. DCC. LIV.



AVERTISSEMENT.

VOICI un Recueil de Prose & de Vers que ceux qui connoissent la Littérature Françoise attendent depuis long-tems avec impatience. Ce qui porte le nom d'un des Auteurs qui ont fait le plus d'honneur à notre Nation ne peut manquer d'exciter la curiosité du Public ; mais ce que certainement cette suite de Lettres a de plus intéressant, ce sont celles d'une Princesse si célebre par son esprit, dans un siécle que l'on peut appeller le siécle du bon goût & du véritable esprit, d'une Princesse à qui tant de Poëtes illustres du Regne de Louis XIV. ont donné les plus grands éloges. C'est elle qui dès sa plus tendre jeunesse a été célébrée par San-

teuil ſous le nom de la Nymphe de Chantilly, *Nympha Cantiliaca.* Elle a reçu les hommages de tous les Savants de ſon tems, & peut-être a-t-on fait plus de Vers pour elle ſeule que pour tout ce qu'il y a jamais eu de Princeſſes au monde. On en peut juger par *les Divertiſſemens de S* * * qui n'en ſont pourtant qu'un léger échantillon. L'Anti-Lucréce a été fait à ſa Cour, & c'eſt en partie à S** que dans ces derniers tems M. de Voltaire a composé la *Rome Sauvée* qu'il lui a dédiée.

Les Lettres que nous publions aujourd'hui juſtifieront du moins ſes éloges que l'on trouve répandus en tant d'endroits, & qui ſont tels que ſans ce garant la Poſtérité ſe ſeroit crue en droit de s'en défier ; les Lettres de Madame de Maintenon ne laiſſent - elles pas une plus haute idée de ſon eſprit, que celles de M. Racine qui en

parlent ſi avantageuſement ? Le louanges données à la faveur ſont toujours ſuſpectes. On a été ſurpris de voir une jeune perſonne éclipſer par les graces & le naturel de ſon ſtyle, un Auteur depuis long-tems conſommé dans l'art d'écrire. L'Ecoliere en ſçavoit plus que le Maître. Scarron eſt obligé de faire de grands efforts pour paroître avoir de l'eſprit, Mlle d'Aubigné ne prend pas même la peine de le chercher ; elle le trouve au bout de ſa plume ; tant la Nature eſt au-deſſus de l'Art. Madame de Sévigné a eu le même avantage ſur le célebre Buſſy qui paſſoit ſa vie à compoſer des Lettres. Il s'en trouve dans ce Recueil quelques-unes de Madame de Lambert, où régne un ſtyle pur quoique facile, & élegant ſans rien avoir d'affecté. Il en faut convenir de bonne foi, en ce genre les femmes l'emportent ſur les

hommes. Celles qui ont de l'esprit, écrivent d'ordinaire avec un naturel, une vivacité & des graces qu'on chercheroit inutilement dans les Auteurs qui se sont le plus appliqués au style épistolaire; les Lettres Péruviennes en sont une nouvelle preuve. Je n'entreprendrai point de faire ici le paralléle de celles qui composent ce Recueil. Le Lecteur, sans qu'on prévienne son jugement, saura rendre justice au mérite des unes & des autres. Cependant, quelqu'intéressantes qu'elles puissent être pour la postérité, toujours avide de connoître ceux qui ont fait un grand bruit dans leur tems, peut-être en seroit-elle privée sans le hazard qui en a fait tomber entre les mains du Libraire, une copie qui vient de cette même Demoiselle de L** dont il y est parlé, & qui depuis sous le nom de Madame de S**, a fait par son esprit un

des principaux ornemens de la Cour de S**. Il seroit heureux pour le Public que quelque hazard pareil empêchât de périr quelques Comédies de cette Dame qui ont également plû aux gens du monde & aux gens de Lettres qui ont le plus de goût.

Le Lecteur ne peut manquer de voir avec plaisir une Princesse qui au milieu des dissipations du jeu & des fêtes, propose une espece de cartel d'esprit à toute une Société qui en faisoit profession. L'Assemblée ne choisit en quelque façon M. de la Motte pour son Chevalier, que parcequ'elle savoit combien il étoit digne de cet honneur; le combat dura assez de tems pour que chacun y pût éprouver ses forces: c'est au Lecteur, je le repete, à juger à qui la palme en est dûe. D'un & d'autre côté il ne pouvoit y avoir que de la gloire à la disputer. C'é-

toit la palme de l'eſprit, & la Princeſſe & l'Académicien avoient tous deux à cet égard la plus haute réputation.

On ne doit pas être ſurpris que M. de la Motte qui avoit été galant juſques dans ſa diſpute avec Madame Dacier dont il avoit été ſi maltraité, le devienne dans un combat d'eſprit avec une Princeſſe, dont la politeſſe & les graces ont fait, tant qu'elle a vécu, régner à S** cette galanterie fine & ſpirituelle qu'elle avoit puiſée elle-même à la Cour de Louis XIV. Voiture avoit autrefois donné les premiers modeles de cet élegant badinage : il ſemble qu'en l'imitant M. de la Motte avoit entrepris de faire revivre ces amuſemens ſi communs à l'Hôtel de Rambouillet, où l'eſprit ne brilloit jamais tant que lorſqu'il s'éxerçoit à peindre des paſſions qui n'avoient rien de réel que le reſpect.

Dans les Vers, où l'imagination a plus d'avantage, M. de la Motte s'est donné plus de licence ; si on la lui a pardonnée de son vivant, il y auroit aujourd'hui trop de sévérité à lui en faire un crime. Que l'on songe à son âge & à ses infirmités, on ne le trouvera que trop innocent. Un homme aveugle, impotent & continuellement tourmenté des douleurs de la goute, avoit beau faire le galant, il ne pouvoit être suspect. Au milieu de ces souffrances il faut que l'ame qui est logée dans un pareil corps ait beaucoup de courage pour conserver ce calme dans lequel elle se livre à des idées Platoniques, & que l'esprit même soit bien tranquille pour trouver l'art de les exprimer si heureusement. Scarron avoit pris la qualité de Malade de la Reine : imagination bizarre, & qui se sentoit du burlesque de ses Ecrits. M. de la

Motte qui n'étoit gueres moins infirme, & qui au milieu de ſes infirmités avoit conſervé une gaieté encore plus aimable, préfera de prendre le titre de Berger d'une Princeſſe, titre dont avant lui, & à l'âge de 80 ans, M. le Marquis de S** A*** (a) s'étoit honoré. Après tout, que ſont ces Vers, que de purs jeux d'eſprit qui ont fait l'amuſement d'une Cour où il y en avoit beaucoup ! Un des privileges de la Poëſie eſt de traiter familierement avec les Dieux. Comme elle a le droit d'élever la ſimple Bergere à la dignité de Princeſſe, elle peut auſſi ſans dégrader la Princeſſe, lui offrir les

[a] C'eſt lui qui à cet âge, & pour cette même Princeſſe, a fait ce Madrigal que l'on peut regarder comme un des plus ingénieux que nous ayons dans nôtre Langue.

La Divinité qui s'amuſe
A vouloir aujourd'hui pénétrer mon ſecret ;
i j'étois Apollon ne ſeroit pas ma Muſe ;
lle ſer oit Thétis, & le jour finiroit.

hommages d'un Berger. A S** tout reſpiroit la Bergerie ; les Rois même n'ont pas dédaigné d'y prendre la Houlette.

Ceux qui s'amuſeront à lire ce Recueil, pourront avec plus de juſtice renouveller un reproche auquel M. de la Motte n'a que trop donné lieu, c'eſt que ſi l'on trouve de l'eſprit, de l'agrément, du badinage, quelquefois même du ſentiment dans ſes Vers, on n'y trouve pas aſſez de Poëſie ; c'eſt ce qu'on aura le plus de peine à lui pardonner. Il y en a pluſieurs dans ce Recueil qui ne different de la Proſe que par la rime, & la Proſe la mieux rimée ne peut être le langage des Dieux. On ne tient pas compte de l'eſprit, lorſque l'on eſt à tout moment révolté par des négligences. M. de la Motte ſe fioit trop au ſien : ſa facilité naturelle étoit la cauſe de ſon erreur. Les bons

Vers ne ſe font qu'avec peine. Les plus riches dons de la nature ont encore beſoin de l'art & du travail pour produire leur effet. Le Diamant n'a pas tout ſon éclat en ſortant de la Mine. Cependant comme ces petites Piéces ſont autant de badinages nés de l'inſtant, & que l'Auteur ne deſtinoit pas au grand jour de l'impreſſion, elles ont plus de droit que ſes autres Ouvrages à l'indulgence du Lecteur. C'eſt de tout tems que l'on s'eſt fait un devoir de recueillir tout ce qui nous reſte des Hommes célebres. D'ailleurs n'eſt-il pas naturel de s'imaginer que ce qui a amuſé la Cour de S** & l'Hôtel de Lambert n'eſt pas tout-à fait indigne du Public. Ces Sociétés illuſtres étoient des eſpéces d'Académies à qui il n'en manquoit que le titre : celles-ci même avoient ſur les autres un avantage, c'eſt qu'on y voyoit préſi-

der celui des deux Sexes à qui la nature a donné les graces, & peut-être une ſupériorité de fineſſe & de goût en partage. Ceux de nos Auteurs dont les Ecrits ſont marqués à ce coin ne peuvent diſconvenir qu'ils n'en ayent toute l'obligation à ce commerce du monde qui réunit ce que les deux Sexes ont de plus poli. En peut-on choiſir un exemple plus frappant que M. de la Motte ? Les cercles de Paris avoient été ſa principale école, & n'ont ſûrement pas formé un plus grand maître pour la politeſſe, l'élégance, & la légéreté du ſtyle ; celui que Mme Dacier s'eſt fait dans ſon cabinet ne tient que trop de la peſanteur des Commentateurs d'Homére, dont elle s'eſt toute ſa vie occupée.

Dans aucun des Ouvrages de M. de la Motte on ne ſent mieux la ſupériorité de ſa Proſe ſur ſes

Vers: s'il n'eût consulté que sa gloire, il est certain qu'il eut mieux fait de s'en tenir à ses Lettres. Aussi voit-on qu'il a cherché long-tems à se défendre des agaceries qu'on lui faisoit pour obtenir de lui quelques fleurs du Parnasse. La Princesse faisoit gloire de les aimer, & prisoit extrêmement celles que l'on cueilloit exprès pour elle: elle se plaisoit à en respirer le parfum & ne craignoit pas qu'on s'en aperçût. Pourquoi s'étonner que les Dieux aiment l'encens? C'est leur aliment naturel. Les plus simples mortels qui n'y ont pas le même droit, n'ont-ils pas le même foible? Nous nous aimons trop pour n'aimer pas qu'on nous loue. Grands ou petits ne faisons que des choses louables, & l'on nous pardonnera aisément d'aimer la louange. C'est le cas où se trouvoit cette illustre Princesse, aussi connoissoit-elle

tous ſes avantages ; elle convertiſſoit preſque toujours les offrandes en tributs. A cet égard elle exerçoit ſur quiconque avoit l'honneur de l'aprocher avec quelque talent une ſorte de tyrannie dont pourtant il eut été ridicule de ſe plaindre, puiſqu'on ne pouvoit rien faire pour elle qu'elle ne le ſentît, & qu'elle ne le fît valoir bien au-delà de ſon prix, & cela avec des graces qui n'avoient été données qu'à elle. Ce qui fait qu'elle a été chantée par tous les Poëtes de ſon tems. Un de ceux qui a ſçû le mieux toucher la Lyre d'Anacréon * doit au deſſein de lui plaire ce que ſa Muſe a produit de plus galant & de plus ingénieux. Une Princeſſe qui ſavoit ſi bien animer & exciter le génie, faiſoit une faveur à ceux dont elle daignoit exercer les talens. Rien, ce me ſemble, ne la

* M. le P. H * *.

peint mieux que le fait que je vais rapporter : dans ſes dernieres années que ſa ſanté étoit altérée, un jour qu'elle ſe ſentoit plus mal qu'à l'ordinaire, elle dit à quelqu'un de ſa cour : *Vous deviez bien faire des Vers pour moi, je ne connois que ce remede qui me puiſſe guerir.* Peut-être diſoit-elle plus vrai qu'elle ne le penſoit elle-même. Un Madrigal ſuffiſoit pour ſuſpendre ſes douleurs & lui rendre ſa gaieté. C'eſt un remede innocent auquel ceux qui lui étoient attachés avoient ſouvent recours pour lui inſpirer cette douce joie qui met un baume ſi précieux dans le ſang. N'eſt-il pas heureux que ce qui repaît notre amour propre puiſſe ainſi contribuer à notre ſanté ? Une Princeſſe dont telle étoit la façon de penſer, & qui avoit coutume de commander, exige des vers de M. de la Motte, pouvoit-il la refuſer ? Avec l'idée

qu'il avoit de ſes talens, pouvoit-il ſe perſuader qu'il étoit de ſon intérêt de lui réſiſter ?

On ſait d'ailleurs que ſi cet ingénieux Auteur n'a pas été celui de ſon tems qui a le mieux fait des Vers, il étoit certainement celui qui les recitoit le mieux. C'eſt par-là qu'aux Aſſemblées de l'Académie Françoiſe, il lui eſt arrivé ſi ſouvent de ſéduire le Public, ainſi que ſes Confreres, & peut-être de ſe faire illuſion à lui-même. L'amour propre n'eſt que trop capable de nous jouer de pareils tours. On ne trouvoit à la lecture de ſes Odes ni cette chaleur, ni cette harmonie qu'il ſavoit leur donner en les récitant, on n'y trouvoit plus que de l'eſprit. Le Philoſophe reſtoit, mais le Poëte diſparoiſſoit. Aveugle & perclus de ſes membres, il n'avoit pas même les avantages du regard & du geſte qui animent ſi

puiſſamment la parole. Ce n'étoit pas non plus par les charmes de ſa voix qu'il pouvoit ſéduire. Il étoit privé de tous ces ſecours que tant de gens prennent pour l'éloquence même, quoique, pour me ſervir de l'expreſſion d'un Philoſophe de ce ſiécle, ce ne ſoit ſouvent en effet que *le corps qui parle au corps*. Par l'organe de M. de la Motte, c'étoit l'*ame qui parloit à l'ame*. Sa voix n'étoit point agréable, & n'avoit d'autres inflexions que celles que donne l'intelligence; mais une intelligence ſupérieure & qui ne négligeoit pas les moindres détails. Il ſavoit avec une adreſſe merveilleuſe adoucir la dureté d'un Vers qui lui étoit échapé, & que par pareſſe peut-être plus que par entêtement il refuſoit de changer. L'Art de faire valoir ſes Ouvrages lui en a fait négliger un aſſurément plus eſtimable, celui de les corriger;

Art avantageux à tous égards, & dont le célébre Auteur de la Henriade a ſu tirer un ſi grand parti.

On ne fait jamais bien tant que l'on peut
mieux faire.

C'eſt ce qu'il eût été à ſouhaiter pour M. de la Motte qu'il ſe fût dit ſouvent. Dans ce Recueil même il eſt un exemple remarquable de ces défauts qu'il maſquoit ſi bien par l'adreſſe de ſa prononciation, le voici.

„ Cet Enfant qui du doigt abatroit un Coloſſe,
„ Sincere dans ma bouche, en *Ludoviſe ment.*

Ce dernier Vers, pour ne rien dire de plus, ne peut manquer d'étonner l'oreille Françoiſe la moins délicate: des gens qui le lui ont entendu réciter pluſieurs fois m'ont aſſuré qu'il trouvoit le moyen de le faire paſſer ſans qu'on en fût choqué, & il faut avouer qu'il eſt impoſſible de ne l'être pas en le liſant. L'intelligence même s'y trompe; les deux derniers

mots du Vers ne paroiſſent d'abord qu'un mot compoſé dont on cherche en vain le ſens. C'eſt ou compter trop ſur ſa réputation ou n'en avoir pas aſſez de ſoin que de ſe permettre de pareilles négligences.

On ne ſait à préſent ſi le Lecteur ne ſera pas ſurpris du ton que l'on s'eſt permis dans cette eſpéce de Préface. Ce n'eſt pas d'ordinaire celui des Editeurs. Ceux des Libraires qui connoiſſent aſſez peu le Public pour croire qu'on peut lui en impoſer, ont communément à leurs gages, ſous le nom de Sçavant, un homme dont le métier eſt de louer tout ce qu'ils impriment. Profeſſion vile & mépriſable, & qui n'a pourtant pas l'odieux de celle qui commence à s'introduire depuis peu dans les Pays étrangers, c'eſt de donner de nouvelles Éditions des Ouvrages des Gens célébres pour avoir

occaſion de répandre les notes les plus ſcandaleuſes & les traits les plus ſatyriques contre ceux qui en ſont les Auteurs. Il étoit réſervé à notre ſiécle de voir pratiquer dans les Lettres toutes les ſortes de brigandages. Les Preſſes de Hollande & d'Allemagne, d'où ſortent tous ces Ecrits de contrebande, ne font chaque jour qu'infecter la Littérature Françoiſe.

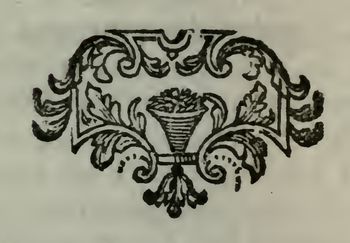
Comme ici l'on n'a eu en vue que l'amuſement du Public, on n'a point cherché à le ſurprendre, on n'a voulu que le mettre au fait de ce qu'on a cru pouvoir y contribuer. Il eſt une liberté honnête de dire ſon avis avec les égards dûs à ceux dont on parle, ſans laquelle un homme ne mérite pas le titre d'Ecrivain; on ne croit pas en avoir excédé les bornes. La louange ſans flaterie & la critique ſans fiel n'ont en elles-mê-

mes rien que d'utile, & le Public ne s'y trompe pas. On ne s'eſt ici propoſé que de rendre juſtice à l'un des Auteurs les plus diſtingués du ſiécle de Louis XIV. & à la Princeſſe de ſa Cour qui a paſſé pour avoir le plus d'eſprit. Dans quel tems plus favorable pouvoient paroître des Lettres qui prouvent que ce n'eſt pas ſans titre qu'elle a joui de cette haute réputation, que dans le moment même où un Prince du même Sang, & qui, comme elle, a toujours aimé, protégé & cultivé les Talens & les Arts qui ſont du reſſort de l'eſprit & du goût, vient de s'acquérir une nouvelle gloire, par l'honneur qu'il fait à l'Académie Françoiſe de daigner s'aſſocier à ce Corps compoſé de ce qu'il y a de plus reſpectable dans les Lettres. Honneur immortel, qui rejaillit ſur la République entiere. Qu'il ſoit permis

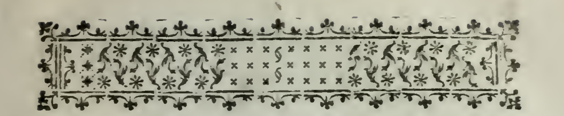
au moindre de ſes Membres de mêler ſa voix aux acclamations publiques de la France : elles ſéront bien-tôt ſuivies de celles des Etats de l'Europe qui ont le bonheur de connoître le prix des Sciences. C'eſt de tout tems qu'il a été vrai que les Pays où les Lettres ont été le plus honorées, ont toujours été les mieux policés, & par une ſuite néceſſaire les plus vertueux & les plus heureux. Ces paradoxes que le goût de la ſingularité, plus que l'amour de la vérité, fait avancer, ne peuvent en impoſer à l'Europe éclairée, & ne l'empêcheront pas de prendre part à un événement ſi intéreſſant pour tous ceux qui aiment les Sciences. C'eſt aux Prêtres des Muſes à le célébrer par des Chants dignes du Prince qui a toujours été leur protecteur. C'eſt à eux à inſtituer ce jour glorieux comme un

jour de Fête pour toute la République des Lettres.

O vous, dont aux transports d'une joie unanime,
Le beau feu déja se ranime.
Instruisez & le Siécle & la Postérité,
Consacrez à jamais au Temple de Mémoire,
Et ceux qui font un choix qui les comble de gloire,
Et celui qui l'a mérité.



LETTRES



LETTRES
DE MADAME
LA D* D**
ET DE MONSIEUR
DE L* M**

*Pendant que Madame la Duchesse d** étoit à la Ville d** Madame la Marquise de Lambert, à qui elle écrivoit, montra quelques-unes de ses Lettres à Messieurs de la Motte, Fontenelle & autres qui dînoient chez elle, comme ils avoient coutume de faire tous les Mardis, jour auquel elle rassembloit les personnes les plus distinguées par l'esprit & par le sçavoir. Les Lettres de Madame la Duchesse d** furent admirées, & Monsieur de la Motte se dstingua dans l'applaudissement gé-*

*néral qu'elles reçurent. Mademoiselle de Launay, qui étoit chez Madame de Lambert, & qui avoit aussi montré les Lettres que Madame la Duchesse d** lui avoit fait l'honneur de lui écrire, lui rendit compte de ce qui s'étoit passé; sur quoi elle reçut la réponse qui suit.*

---

*LETTRE de Madame la Duchesse de** à Mademoiselle* DE LAUNAY *de la Ville de ** ce 16 Août 1726.*

COmment, ma chere Launay, on fait lecture de mes Lettres en plein Mardi! en présence de l'Abbé de Bragelonne! & c'est Mad. de Lambert & vous qui me faites cette trahison? Encore passe si je n'étois exposée qu'au Mercredi de M. Subtil. Mais la Motte, Fontenelle, l'abbé Mongault, &c. cela me fait trembler. M. de la Motte approuve ma mauvaise prose, tout comme il vous plaira. C'est un effet de sa prévention pour moi. Si j'écrivois comme lui je ne lui aurois pas tant d'obligation de vanter mon style; mais je ne serois pas si honteuse qu'on le mît au

grand jour. Vous me mandez de revenir vîte, parce que la peſte eſt à Paris. Cela eſt tout-à-fait tentant : il eſt vrai que vous ajoutez que ma préſence fera ceſſer la contagion. Je ne me flatte pas d'être un préſervatif, je crains bien plutôt d'augmenter le nombre des peſtiférés. Cependant je conviens qu'il ne ſeroit pas honnête de vouloir reſter ſeule en ce monde, &, en perſonne qui ſçait vivre, je veux montrer que je ſçais mourir avec le genre humain, quand il eſt néceſſaire. Vous voyez que, malgré mes frayeurs, je prens courage quand il faut. Je partirai donc le 22. comme je vous l'ai déja mandé, & je ſerai à S** le 31. de ce mois, s'il plaît à la peſte de ne pas m'arrêter en chemin. Comme vous êtes la dépoſitaire de tous mes mauvais ouvrages, je croirois vous ravir vos droits, ſi je manquois à vous envoyer deux malheureux Rondeaux qui ſont ſortis de ma ſtérile cervelle. Si on les lit à l'aſſemblée du Mardi, me voilà déshonorée en vers comme en proſe. Adieu, ma chere Launay, je mets ma réputation entre vos mains, ſoignez-la mieux à l'avenir que vous n'avez fait par le paſſé.

*Mademoiselle de Launay, loin de se corriger par cette réprimande, n'en eut que plus d'envie de faillir, & porta cette nouvelle Lettre à l'assemblée du Mardi suivant. Après les éloges accoutumés on fit remarquer à Monsieur de la Motte la distinction avec laquelle il étoit traité, & on lui dit qu'il devroit en faire ses remercimens lui-même à Madame la Duchesse de ** Il s'en excusa modestement, alléguant son respect & son insuffisance, & enfin la difficulté qu'il y avoit de rien écrire qui pût plaire à une Princesse d'un discernement si juste & d'un goût si délicat, & qui étoit si autorisée par sa maniere d'écrire à condamner celle des autres. On tâcha de l'encourager, mais inutilement, jusqu'à ce que Monsieur de Fontenelle lui proposa d'écrire au nom du Mardi, puisqu'il n'avoit pas le courage de le faire en son nom: cela fut généralement approuvé, & Monsieur de la Motte, après avoir encore résisté quelque tems, acquiesça & écrivit une Lettre qui fut envoyée à Madame la Duchesse d** avec une de Madame de Lambert: les voici toutes deux.*

LETTRE de Madame DE LAMBERT *à Madame la Duchesse d***

VOici, Madame, le respectable Mardi qui vient rendre hommage à V. A. S. Le grand Fontenelle paré de tous ses talens, également bien avec les Muses sérieuses & badines, dont la réputation se répand partout, Sécretaire & presque Doyen des Académies, est à vos genoux.

L'inflexible de la Motte, qui a voulu renverser le culte d'Homere, & qui n'a jamais brûlé un grain d'encens sur son autel, jette des poignées de fleurs sur le vôtre.

Le Mentor d'un grand Prince, qui endoctrine mieux que Minerve, qui a prêté des graces à Ciceron, & qui en est moins le traducteur que le rival, se prosterne devant V. A. S.

L'aimable Abbé de Bragelonne, chéri des Graces & des Muses, tant vanté par vous, est reçu dans le concert de ceux qui célebrent vos louanges.

L'exact, le mesuré, ou plutôt la précision même, enfin le grand géometre M. de Mayran vient renouveller les

hommages qu'il a déja eu l'honneur de vous rendre. Vous voyez bien, Madame, que tous les grands hommes mettent leur gloire à vous honorer.

Il étoit bien juſte que l'Académie qui vous doit tant, vînt à rendre à V. A. S. des remercimens en forme. La langue ne ſe perfectionne que quand vous la parlez, ou quand on parle de vous.

Je vous attens, Madame, avec tout l'empreſſement que peut inſpirer le reſpectueux dévouëment avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, la très-humble & très-obéiſſante ſervante.

A Paris le 23. Août 1726.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d** au nom du Mardi.*

VOici encore, Madame, un accident de votre voyage & que vous n'aviez pas prévû. C'eſt la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire au nom du Mardi, de ce Mardi ſi rédoutable, & qui peut ſe vanter de votre jalouſie; grace à cet Abbé de Bragelonne, que votre Berger n'a pas encore oublié,

quoiqu'il en diſe, & que Madame de Dreuillet n'a pas vû auſſi inutilement qu'elle le veut faire croire. Je ne ſçais, Madame, par quel caprice ce Mardi, qui a ſous ſes ordres le Sécretaire perpétuel de l'Académie, m'a chargé, moi de vous remercier de la haute idée que vous aviez de nous. Quoi vous, Madame, qui, à ce qu'on nous raconte, paſſez ſans émotion ſur le pont de Poiſſi, vous que n'effrayent ni les canonades, ni les tempêtes de l'océan, ni même les harangues, vous n'avez pu apprendre ſans trembler que Mademoiſelle de Launay nous ait lu vos Lettres? Il le faut avouer, Madame, vous aviez quelque raiſon de craindre, il ne vous eût ſervi de rien d'être Princeſſe, ſi vos Lettres n'avoient été charmantes; vous avez été jugée comme une ſimple Scudery, & l'exact M. de Mayran nous auroit démontré ſans miſéricorde que vous n'aviez pas plus d'eſprit qu'une autre, ſi la propoſition eût été ſoutenable. Mais il a fallu ſe rendre de bonne grace, & convenir que toute Alteſſe que vous êtes, vous mériteriez bien d'être du Mardi. Vous n'en ferez pourtant pas, Madame, & je vous en plains; voilà ce que c'eſt que

d'être Princesse. Mais consolez-vous, vos Lettres, vos Rondeaux, vos amusemens en seront. Nous les traiterons toujours comme de dignes associés; nous les admirerons souvent par justice & par goût, & quelquefois, pour peu qu'ils ayent prise, nous les critiquerons pour maintenir la liberté. Enfin, Madame, on se dédommagera de ne pas vous avoir en personne, par le plaisir de dire ingénuement de vous tout ce qu'on en pense, & avec des sentimens plus naïfs que votre présence ne le permettroit. Nous sommes, Madame, avec le plus profond respect, vos très-humbles & très-obéissants serviteurs & servantes. Le Mardi, la Motte sécretaire.

*Madame la Duchesse d** fit une réponse au Mardi, adressée à Monsieur* DE LA MOTTE, *& une à Madame* DE LAMBERT. *Les voici l'une & l'autre.*

---

*LETTRE de Madame la Duchesse d** à Madame* DE LAMBERT, *de Bisy le 26. Août.*

C'Est à vous que je dois, Madame, la Lettre galante que j'ai reçue de votre aimable Mardi. Trouvez bon que

je vous adreſſe ma réponſe pour lui, & que je vous remercie de m'avoir attiré cette gloire. J'eſpere que cet indulgent Mardi voudra bien ne pas juger à la rigueur le ſtyle d'une perſonne outrée de fatigues, de chaud & de veilles; nous voyageons préſentement à la pointe du jour, parce qu'il eſt impoſſible de marcher pendant la grande chaleur. Au reſte, Madame, je n'ai rien vû de ſi parfait que la derniere Lettre que vous avez pris la peine de m'écrire; quoiqu'elle m'accable de douceurs & de louanges, que je ne mérite pas, je ne puis m'empêcher de lui rendre la juſtice qui lui eſt dûe, & la vérité l'emporte ſur ma modeſtie. Nous allons demain à A * * & nous ſerons ſurement ſamedi au ſoir à S * * Ne pourrois-je pas eſpérer, Madame, de vous y voir le même jour, ou du moins le lendemain. Ne me faites-pas languir, s'il vous plaît, je ſens que je ne puis plus me paſſer de vous voir. Je vous prie de faire mille complimens de ma part à Madame de St Aulaire.

La Bergere de S * *

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d*** *au Mardi, adreſſée à Monſieur* DE LA MOTTE.

O Mardi reſpectable ! Mardi impoſant ! Mardi plus redoutable pour moi que tous les autres jours de la ſemaine ! Mardi qui avez ſervi tant de fois au triomphe des Fontenelles, des la Motte, des Mayran, des Mongault ! Mardi auquel eſt introduit l'aimable Abbé de Bragelonne ; & pour dire encore plus, Mardi où préſide Madame de Lambert ! je reçois avec une extrême reconnoiſſance la Lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Vous changez ma crainte en amour, & je vous trouve plus aimable que les Mardis gras les plus charmans. Mais il manque encore quelque choſe à ma gloire, c'eſt d'être reçue à votre auguſte ſénat. Vous voulez m'en exclure en qualité de Princeſſe, mais ne pouvois-je pas y être admiſe en qualité de Bergere ? Ce ſeroit alors que je pourrois dire que le Mardi eſt le plus beau jour de ma vie. J'ai grand beſoin de ce ſe-

cours pour apprendre à écrire & à parler, mais il ne m'eſt nullement néceſſaire pour connoître & chérir le mérite de ceux qui compoſent vos merveilleuſes aſſemblées.

*Madame la Ducheſſe d ** étant revenue à S ** & ayant engagé Madame de Lambert à y paſſer quelque tems avec elle, lui propoſa d'écrire à Monſieur de la Motte pour elle; elle le fit : il voulut plus, il demanda que Madame la Ducheſſe d ** lui écrivît elle-même : elle eut cette complaiſance, d'où s'etablit le commerce de Lettres, qui continua entre cette Princeſſe & Monſieur de la Motte juſqu'à ce qu'elle revînt à Paris. Madame de Lambert s'y mêla ſouvent, & ce ſont ces Lettres qui ſuivent dans l'ordre où elles ont été écrites.*

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d ***

VOus n'avez écrit qu'au Mardi, Madame, & comme vous nous retenez notre préſidente à S ** il n'y avoit point de Mardi pour répondre à

votre Alteſſe ſéréniſſime. J'avois pris le parti d'écrire en mon nom, mais j'ai eu quelque ſcrupule de ma lettre, & je la ſupprimois. Je me repens aujourd'hui de mon ſcrupule, & puiſqu'il faut abſolument avoir l'honneur de vous écrire, voici la Lettre dont je vous faiſois grace.

En vérité, Madame, vos exclamations font trop d'honneur au Mardi. Nous ne ſommes pas ſi merveilleux que le dit V. A. S. & je ne ſçaurois vous voir dans l'erreur, ſans me croire obligé de vous détromper. Connoiſſez donc ce Mardi, Madame, mais ne me décelez pas : ſi je le trahis, ſongez, s'il vous plaît, que je ne le trahis que pour vous. Ami juſqu'aux autels. Pour commencer par Madame de Lambert qui nous préſide, n'avez-vous pas remarqué, Madame, qu'elle ne penſe pas comme la plupart du monde : qu'elle traite de frivole ce qui eſt établi comme important, & qu'elle regarde quelquefois comme important ce que beaucoup de braves gens traitent de frivole. Ajoutez qu'avec ce prétendu courage d'opinions ſingulieres, elle a quelquefois la foibleſſe de paroître penſer comme les autres. Je vous déclare encore qu'elle néglige fort ſa réputation.

Vous ſçavez, Madame, qu'elle paſſe pour penſer hautement, & s'exprimer toujours de même : Eh bien ! Madame, je vous jure qu'elle oſe dire quelquefois des choſes fort ſimples & toujours fort ſimplement les plus relevées : je ne vous dis rien de ſa duperie inexcuſable dans le commerce du monde, elle y met du ſentiment, de l'amitié, de la bonne foi. Eſt-ce là connoître les hommes ? Et quand on y eſt attrapé, n'a-t-on pas ce qu'on mérite ?

A l'égard de M. de Fontenelle, vous ne ſerez point étonnée de l'entendre traiter d'extraordinaire. C'eſt un homme qui a mis le goût en principes, & qui, en conſéquence, demeurera froid où les Athéniens étouffoient de rire, & où les Romains ſe récrioient d'admiration. Vous ſçavez d'ailleurs, Madame, qu'il a prétendu effacer ces grands maîtres dans tous les genres ; car pourquoi ne lui ſuppoſerions-nous pas les intentions les plus mauvaiſes ? C'eſt la bonne façon de deviner les hommes, badinage, galanterie, ſentimens, philoſophie, géométrie même : il a voulu briller en tout, & prouver par ſon exemple qu'il n'y a point de talens inaliénables. Mais à propos de

géométrie, il faut tout vous dire, il vient de faire un livre, si subtil & si rêvé, que s'il perd son manuscrit de vue un mois seulement, il ne s'entend plus lui-même. Pauvre tête qui ne tient rien !

Il faut trancher le mot sur M. Mayran, c'est une exactitude, une précision tyrannique, & qui ne vous fait pas grace de la moindre inconséquence : il ne se fera pas de scrupule de démontrer aux gens qu'ils ont tort, pourvû qu'il le fasse bien poliment, comme s'il ignoroit qu'en matiere d'amour propre le fonds emporte la forme.

L'Abbé Mongault est tout plein de mauvais principes ; il nous a soutenu cent fois que les femmes n'étoient faites que pour aimer & pour plaire : il leur abandonne tant qu'il leur plaît l'empire de la bagatelle, mais à condition qu'elles ne touchent pas au sérieux. Je crois, Dieu me pardonne, tant sa prévention est grande, qu'il seroit quelque tems à vous rendre justice.

Madame de St Aulaire ne sçait ce que c'est que dispute ni contradiction. Quelle ressource pour un Mardi ! elle ne met de chaleur qu'à deux choses ; à soutenir que les femmes sont plus raisonnables que nous, & ce qui ne s'ac-

corde pas trop avec cela ; que M. de Fontenelle a toujours raiſon.

Je ne vous dis rien de Mademoiſelle de Launay, vous la connoiſſez ; mais vous voyez bien, Madame, que de ce Mardi tant vanté, il n'y a que moi qui vaille quelque choſe. Comme j'ai l'honneur d'être connu de vous, ce n'eſt pas la peine de faire le modeſte. Mais quoi, Madame, ſuffirois-je pour vous faire paſſer pardeſſus tout le reſte ? Si pourtant il en étoit ainſi, & que vous ne fuſſiez point allarmée de tout ce que je viens de vous dire, je ménagerois votre affaire le mieux qu'il me ſeroit poſſible. Je crois qu'on vous admettroit volontiers en qualité de Bergere, quoiqu'en vérité, Madame, ce ſoit une vraie duperie que ce détour. Qu'en arriveroit-il, Madame ? Sous ce nom de Bergere, vous n'en ſeriez que plus charmante ; nous n'en ſerions que plus ſenſibles, & nous n'en ſerions que plus timides à le dire. Quoi que vous faſſiez, Madame, il n'y aura jamais de nos ſentimens que le reſpect qui ſoit bien à ſon aiſe avec vous. C'eſt avec ce ſentiment très-profond dans mon cœur que je ſuis, Madame,

De votre Alteſſe ſéréniſſime,

Le très-humble, &c.

J'ai eu mes raisons, Madame, pour ne vous rien dire de l'Abbé de Bragelonne. Comme vous dites que votre Berger l'a oublié, & que je me doute qu'il voit vos Lettres, je n'ai pas voulu, par délicatesse pour vous, lui en réveiller la moindre idée.

LETTRE de Madame DE LAMBERT *à Monsieur* DE LA MOTTE, *à S** le 20 Septembre 1726.*

QUoi! un style figuré, de l'ironie pour des Bergeres, vous n'y songez pas, Monsieur, je suis devenue si simple, que j'aurois pris vos louanges pour des injures, si S. A. S. par sa bonté, la plus aimable de ses qualités, ne m'avoit détrompée. Vous voyez bien qu'il nous faut des louanges moins fines & plus développées. Votre Lettre nous a procuré une dissertation charmante sur le goût. L'esprit de la Princesse sort quelquefois des regles de la Bergerie, & rentre dans ses droits de finesse & de délicatesse; & sur ce que quelqu'un n'entendoit pas bien ce que vous avez dit de M. de Fontenelle qu'il

met le goût en principe, S. A. S. a bien voulu nous le mettre au net. Le goût qui tient aux arts, nous a-t-elle dit, & qui en fait la perfection, peut être mis en principes, parce qu'il se forme sur l'expérience ; mais pour le goût qui tient aux sensations & aux sentimens, & qui vient de la disposition des organes, il est purement machinal & ne peut être réduit en principes, étant indépendant : il n'en est pas de même de l'intelligence. Quand on conviendra de mes principes, on conviendra de mes conséquences. Je puis donc espérer de soumettre à mon avis une personne intelligente ; je n'ai pas la même autorité sur les sentimens, & ne puis me flatter d'amener une personne sensible à mon goût, ni elle de m'inspirer le sien ; je n'ai point de liens pour l'attirer à moi ; je n'ai point de route pour aller à elle ; rien ne se tient dans les goûts, ils sont uniquement dans la dépendance de la disposition des organes. Suivant ces regles l'amour ne s'inspire ni ne se mérite. Cela n'est-il pas conséquent, Monsieur ? Vraiment elle nous en dit bien d'autres.

Je conviendrai toujours de tous les talens de M. de Fontenelle ; mais

croyez-vous nous étonner ? Nous avons ici de quoi faire contre. A propos, Monſieur, il y a long-tems que je dois une vengeance à notre ſexe contre vous autres Sçavans. Ce ſera la Princeſſe qui ſervira à ma vengeance. A peine nous paſſez-vous un peu d'imagination & quelque lueur d'eſprit. Je vais vous montrer une Princeſſe qui réunit en elle tous les talens, eſprit profond, géométrique & conſéquent, eſprit fin, délicat, lumineux avec tous les charmes de l'imagination, une poëſie aimable, de l'entouſiaſme, cela pourra mortifier l'orgueil lyrique : enfin je vous préſente en réalité ce que St Evremont ne nous a donné qu'en idée. Vous ſçavez que quand il a voulu nous donner un modéle de perfection, il l'a plutôt placé ſur une femme que ſur les hommes, & il en rend raiſon. J'ai cru, dit-il, plus aiſé de trouver dans les femmes la ſolidité des hommes, que dans les hommes les agrémens des femmes. Voilà une grande autorité pour nous : vous croyez que ſon Alteſſe ne viendra pas à nos Mardis ? Elle y viendra, Monſieur, pour notre gloire & à votre confuſion : mais que deviendrez-vous, quand vous verrez une Prin-

ceſſe dont la dignité du rang a paſſé juſqu'au caractere, & qui ne fait jamais ſentir ſa ſupériorité, ce qui fait qu'on la lui pardonne : Quand vous joindrez à cela les graces de la Bergere, ſes converſations fines & legeres, cette joie qui anime tout, cet enjouement qui n'écarte point le ſérieux, que deviendra votre reſpect ? Sera-t-il toujours bien à ſon aiſe ? Enfin quand j'aurai ſatisfait mon amour propre pour ma vengeance, je vous en aimerai quatre fois davantage. En attendant, Monſieur, je vous honore & je vous aime aſſez raiſonnablement.

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

JE commence par vous dire, Monſieur, que je ne vous écris point. Je crois qu'il eſt bon que je prenne cette précaution, de crainte que vous ne vous y trompiez, & que vous ne preniez ceci pour une réponſe. Voici la raiſon qui m'empêche de vous écrire. Madame de Lambert vous fait un portrait de moi, auquel je ſuis bien-aiſe que

vous croyez que je reſſemble ; ainſi je dois prendre le parti de me taire & de la laiſſer parler. Je ne vous dirai donc point que pour la premiere fois de ſa vie, Madame de Lambert s'eſt trompée ; qu'elle a fait un portrait purement idéal, qui n'a aucune réalité, & qui eſt à peu près comme le monde intelligible du Pere Malbranche; qu'elle m'a peinte comme elle voudroit que je fuſſe, & non comme je ſuis en effet ; que lorſqu'elle vous reproche d'avoir employé avec elle l'ironie, elle ſe venge en ſe ſervant avec vous de l'hyperbole la plus outrée ; qu'elle prouve bien que le goût ne peut être réduit en principes, puiſque le ſien la trompe ſi fort & lui fait voir les choſes ſi différentes de ce qu'elles ſont. Je ne vous dis rien de tout cela, au contraire, je vous prie de croire tout ce que Madame de Lambert vous dit de moi. Certainement je ne vous déſabuſerai pas, ou du moins ce ſera le plus tard que je pourrai. Je vais avoir grand ſoin de me cacher à tous les beaux eſprits qui ne me connoiſſent pas encore ; & loin de demander d'être reçue parmi vous, je me garderai bien de m'y produire, pour l'honneur de Madame de Lambert &

pour le mien. Je ne ſçais ſi je dois lui ſçavoir tant de gré de ce qu'elle dit de moi. Il eſt vrai que j'en dois être très-flattée ; mais d'un autre côté, elle me met dans l'impoſſibilité de vanter ſon diſcernement, ſa juſteſſe d'eſprit, ſa façon d'écrire, & tant d'autres talens qu'autrefois je pouvois louer tout à mon aiſe ; elle me force à renoncer au commerce de tant de gens de mérite qui compoſent ces aſſemblées ; elle me réduit à ne pouvoir ni écrire ni parler ; en un mot, en me voulant rendre une perſonne univerſelle, il ſe trouve qu'elle m'anéantit. Cependant je ne puis me réſoudre à me priver de vos Lettres. Écrivez-moi, Monſieur, & Madame de Lambert répondra.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

JE ne laiſſerai pas, Madame, de répondre à ce que vous n'écrivez pas. Ce que V. A. S. dit qu'elle ne dit point, vaut mieux que ce que diſent les autres. J'en excepte pourtant Madame de Lambert, qui parle ſi bien de vous, que je

l'en crois malgré vous : votre Lettre même la justifie à merveille de toute hyperbole, & vous avez achevé votre portrait en le désavouant, tout ressemblant qu'il est. Bon Dieu, Madame, que je suis fâché de ne pouvoir aller à S** je vois bien que toute la semaine est Mardi dans ce pays-là. Les Lambert, les Dreuillet, les St Aulaire, & bien d'autres qui valent sans doute beaucoup, dès qu'ils vous plaisent, & pardessus tout une princesse qui aide les gens, quelque esprit qu'ils ayent, à en avoir encore davantage. Où se trouveroit l'exquis, s'il n'étoit pas là ? Je vous assure, Madame, que le Mardi, s'il m'en veut croire, sera désormais bien modeste : il craindra votre présence autant qu'il la souhaitera, & il aura grand besoin de se rassurer sur la parole de Madame de Lambert, qui jure que vous ne faites jamais valoir votre supériorité. Quoi qu'il en soit, Madame, venez, venez pour la confusion des superbes. Pour moi je ne m'embarasse pas d'être humilié ; j'ai un bon secret pour cela ; je fais mon bien du mérite des autres, par le plaisir que j'y prens. Venez nous enrichir, Madame, venez nous charmer ; expo-

ſez-vous généreuſement à tous les ſentimens qui pourront naître : nous vous laiſſerons déviner ceux qui ne ſe diſent point, & nous envelopperons tout ſi bien ſous le reſpect, que vous n'aurez rien à dire. Je vous demande une grace, Madame, ſi vous daignez m'honorer d'un mot de réponſe, ne vous en remettez point à Madame de Lambert. Il me faut une L * * B * * de B * * ; je ne ſçais quel goût j'ai pris pour ce nom là, mais je vous jure que je ne ſçaurois m'en paſſer.

Je ſuis, Madame, avec un très-profond reſpect,

De votre Alteſſe ſéréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame* DE LAMBERT.

A Quoi penſez-vous, Madame, de me faire une ſi mauvaiſe querelle? Vous me confondez avec des hérétiques que j'ai combattu cent fois en votre préſence, & que je viens de dénoncer moi-même à la Princeſſe. Quoi,

moi, Madame, je ne passerois aux femmes que l'imagination & les saillies, à l'exclusion du sérieux & des vues profondes! A Dieu ne plaise, Madame, vous y avez mis bon ordre, & depuis que je vous ai vue, car il faut parler quelquefois sérieusement, vous m'auriez bien guéri de cette erreur, si j'en avois été capable. Choisissez donc mieux où placer vos vengeances. Entreprenez l'Abbé Mongault & ses sectateurs : écrivez-lui seulement une Lettre comme celle que j'ai reçue, & si la raison & les graces que vous mariez si bien ne le convertissent pas, menacez-le de la Princesse, à la bonne heure. Qu'elle vienne aux Mardis pour le confondre; & s'il ne fait pas abjuration sur le champ, qu'il en soit exclus à jamais. J'y aurai regret : c'est d'ailleurs un homme de mérite; mais il y a des erreurs capitales qui ne se pardonnent point. Pour moi, Madame, je fais profession d'une meilleure doctrine. Je tiens les femmes capables de tout : mais je crois que par bon esprit, & pour profiter de leurs agrémens, elles s'en sont tenues ordinairement à plaire; science si agréable à exercer, & qui rapporte plus que les plus abstraites.

Que

Que feroient-elles en effet, d'érudition, de métaphysique, de géométrie ? Leur visage ne va pas avec cela, & le sourire & les graces s'en effaroucheroient. Les femmes ont choisi les riens à la vérité ; mais elles en sçavent faire quelque chose, tandis qu'il nous faut à nous de bons matériaux, dont nous ne faisons rien le plus souvent.

Vous voyez bien, Madame, que vous pouvez vous mettre à m'aimer, plus qu'assez raisonnablement, puisque j'ai toujours été, & que je suis toujours avec une estime sans réserve & un profond respect, Madame,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

---

*LETTRE de Madame la Duchesse d** à Monsieur* DE LA MOTTE.

MAdame de Lambert a juré que je ne vous écrirois pas que vous ne lui eussiez fait réponse, Monsieur, mais elle n'a pas juré que je vous écrirois aussi-tôt que vous lui auriez écrit. Quand elle l'auroit fait, je ne m'en embarrasserois pas, attendu que qui ré-

pond paye, & qu'elle feroit obligée de payer pour moi. Votre Lettre m'a plus confirmée que tout le refte, dans la réfolution que j'ai prife de ne vous point écrire. En vérité la partie ne feroit pas égale, & mon ftyle ne pourroit fe foutenir auprès du vôtre. Outre cela je vois que vous êtes tout prêt à croire ce que Madame de Lambert vous mande de moi; & encore un coup, je ferois folle de vouloir vous défabufer. Je demeure donc dans mon néant, & me garderai bien d'exifter, pour me montrer fi différente de ce qu'on dit que je fuis. Cet état n'eft pas brillant, mais il a fes commodités. Il vaut mieux n'être rien que de n'être pas ce qu'on vous croit, ou ce qu'on veut que vous foyez. De plus, je ne ferai point obligée de prendre part à toutes les prétendues injuftices qu'on fait aux femmes. L'Abbé Mongault dira tant qu'il lui plaira qu'elles ne font capables que de bagatelles, que les chofes férieufes & relevées ne font pas de leur reffort, je ne me croirai point obligée de prendre le fait & caufe; &, à dire le vrai, je ferois affez embarraffée s'il falloit le confondre. Il y a longtems que cette héréfie a pris naiffance; je ne la crois

pas si aisée à détruire que Madame de Lambert le prétend. On ne peut alléguer contre nous de preuves métaphysiques, mais celles de fait ne nous sont point favorables. Cependant vous voulez voir mon nom par écrit : je ne sçais pas trop pourquoi ; mais j'en dois être d'autant plus touchée, que cela est moins fondé. Vous le trouverez donc au bas de ceci, qui est un pur néant, absolument vuide de choses, & tellement vuide, qu'il suffiroit pour donner gain de cause à M. NeWton contre tous les Cartésiens. Si par hazard vous étiez encore curieux de voir ce nom, vous sçavez, Monsieur, comment il faut faire pour cela. Je l'échangerai toutes les fois que vous voudrez, contre des Lettres aussi agréables que celles que vous m'avez écrites.

On oublia de signer cette Lettre.

LETTRE de Madame DE LAMBERT *à Monsieur* DE LA MOTTE.

L'On m'ordonne de vous écrire, Monsieur ,mais mon génie est aussi libertin que moi ; il ne vient pas tou-

tes les fois que je l'appelle. Que vous dirai-je ? S. A. S. m'a défendu de parler, c'eſt-à-dire de la louer ; c'eſt la même choſe. Pourquoi cette rigueur ? Qu'a-t-elle à craindre ? Elle n'a rien à faire pour ſe faire reſpecter, mais elle a tout fait pour ſe rendre aimable. Qu'elle nous défende donc de ſentir. Je ſuis pourtant un être ſenſible. Je ſens ; donc je ſuis : voilà la démonſtration de mon exiſtence. J'abandonne ce palais de Flore plus vieux que celui d'Armide; mais il s'y fait ſouvent les mêmes enchantemens ; j'éprouve tous les jours ſur moi l'effet du charme. Vous connoiſſez, Monſieur, mes ſouffrances & ma langueur ; tous les matins je ſuis ſans vie ; je vais à la toilette, un regard me ranime. Mais quel regard ! tout s'y trouve ; ce qui plaît, ce qui touche & ce qui ſéduit : regard qui n'a jamais porté à faux, & qui fait toujours ſon effet ; regard enfin que l'amour fit dans ſa malice, parce qu'il défend tout ce qu'il inſpire. Le croiriez-vous, Monſieur, ce ſentiment fait pour le bonheur de l'humanité, en eſt banni ? Puis donc qu'il n'eſt permis de penſer ni de ſentir, & que l'on m'ôte toute expreſſion, je retourne à mes Mar-

dis, où j'aurai plus de liberté. Mais vous voulez bien que je vous dise que j'ai pris ici des leçons de délicatesse, qui me rendent très-difficile. Adieu, Monsieur, c'est vous dire ce que je pense & ce que je sens, que de vous assurer que je vous aime & vous estime infiniment.

LETTRE de Madame la Duchesse d **
à Madame DE LAMBERT.

IL s'est fait une terrible métamorphose en moi depuis votre absence, Madame, je ne raisonne plus; je n'écris plus; je crois même que je ne pense plus. C'est à présent que je puis dire avec vérité que je suis rentrée dans le néant. J'avois raison de craindre que la forme sous laquelle vous me faisiez paroître n'eût rien de réel. Mon pauvre esprit étoit comme ces cadavres qui paroissent des beautés admirables tant qu'un art magique les anime, & qui ne sont plus que des squelettes sitôt que le charme est fini. Je suis précisément comme ces gens qui sortent d'un sommeil pendant lequel ils croyoient

avoir des richeſſes en abondance, & qui ſont au déſeſpoir à leur réveil de ſe trouver auſſi pauvres qu'auparavant. En vérité, Madame, il y auroit trop de cruauté à me laiſſer long-tems dans cette ſituation. Je ne pourrois m'en prendre qu'à vous de tous les dégoûts que m'attireroit le changement qui s'eſt fait en moi. En voici un des plus cruels. Le Berger me voyant ſi différente de ce que je paroiſſois auparavant, a pris le parti de déſerter : il m'a abandonnée pour aller chercher M. Subtil & l'Abbé de Bragelonne. Revenez donc, Madame, ſi vous ne voulez pas me cauſer toutes ſortes de malheurs. Venez me faire reparoître telle qu'on me voyoit par la vertu de vos enchantemens.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

VOus n'êtes pas quitte de mes Lettres, Madame, puiſque je ſuis sûr de ma récompenſe. Ce n'eſt pas que je doive trop compter ſur la fidélité de V. A. S. elle vient de manquer à la condition du traité, même en l'acceptant.

Vous me promettiez que je verrois au bas de votre Lettre L*** B**** de B** & cependant ce nom si désiré ne s'y trouve point; vous l'avez oublié. Vous me direz, Madame, que je vous chicanne mal-à-propos; que les Princesses font ce qu'elles veulent, & qu'on n'a rien à leur dire : il est vrai. Mais nous autres, Madame, nous désirons aussi ce qu'il nous plaît : Quand les choses ne vont point à notre gré, il nous est permis du moins de nous en fâcher en secret : mais on va plus loin avec vous, Madame, on ose vous le dire; & c'est-là votre éloge. Vous feignez d'ignorer quel plaisir peut faire un nom : je vais donc vous l'apprendre, Madame, comme si vous l'ignoriez. Le nom est un portrait en racourci qui réveille dans le moment l'idée de toute la personne. Supérieur à ces portraits qui ne représentent que la figure, il rappelle tout d'un coup l'esprit, le caractere, toutes les qualités personnelles; & il fait plus ou moins cet effet, selon que la personne même a fait plus ou moins d'impression. Demandez aux amans, par exemple, quel charme a pour eux le nom de ce qu'ils aiment; ils vous diront là-dessus les plus belles choses du

monde. Eh bien ! Madame, l'amour n'eſt pas le ſeul qui y prenne un ſi grand goût ; le reſpect, l'admiration, d'autres ſentimens encore y ſont auſſi ſenſibles ; & vous pouvez vous en rapporter à mon expérience. Mais il y a plus, Madame, c'eſt quelque choſe de bien précieux qu'un nom ſigné au bas d'une Lettre avec quelque ſentiment de bienveillance. C'eſt un portrait, comme j'ai dit, mais il eſt peint par la perſonne qui intéreſſe ; & c'eſt elle-même qui en fait un préſent à ceux à qui elle écrit. De-là viennent dans les amans, car je les prens toujours pour exemple, en matiere de ſentimens ce ſont les grands maîtres ; de-là viennent leurs tranſports, leurs raviſſemens à la vue du nom de ce qu'ils aiment ; vous les ſurprendriez mille fois, quand ils ſe croyent ſans témoins, à relire les Lettres qu'ils ont reçues, à s'enflammer, à s'attendrir à l'aſpect du nom chéri, le baignant quelquefois de leurs larmes, s'ils ſont malheureux, & le baiſant ſans ceſſe s'ils ſont heureux. Vous jugez bien, Madame, que je n'en uſerai pas ainſi avec le vôtre ; je n'ai garde ; & je ſçais trop bien mon devoir : ſi cela m'arrivoit par malheur, je le nierois com-

me beau meurtre ; mais on eſt bien hardi quand on eſt tout ſeul.

Je ſuis, Madame, avec un très-profond reſpect,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

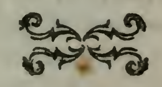
Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

JE ne ſçais par quel malheur mon nom ne s'eſt pas trouvé ſur le papier que je vous ai envoyé. Certainement je croyois l'y avoir mis. Il faut que quelque malin enchanteur l'ait fait diſparoître ; ou plutôt quelque folet bien-faiſant, qui a voulu me procurer le plaiſir de recevoir promptement une de vos Lettres. Vous me faites une diſſertation ſi galante ſur les effets que peut produire un nom chéri, que je ne ſçais ſi je n'ai pas gagné en ne vous envoyant pas celui que vous déſiriez. Cependant, comme je veux tenir ma parole par préférence à tout, vous trouverez ici ce nom, ou il y aura bien du malheur. De plus, je vous

permets d'en faire tel uſage qu'il vous plaira. Vous voyez par-là juſqu'à quel point l'éloquence ſéduit. Au reſte, Madame de Lambert n'étant point ici, vous comprenez bien que je vous écris moins que jamais. Comme la perſonne qu'elle vous a dépeinte n'eſt que dans ſon idée, elle a beſoin comme nos ames d'être créée à tout moment, & elle ceſſe d'être, ſitôt que Madame de Lambert ceſſe de la produire. C'eſt donc chez elle que vous devez chercher mon eſprit, & c'eſt elle qui doit répondre aux Lettres que vous m'écrirez. Quant à moi je ne me ſuis engagée à vous fournir que des L*** B**** de B** en voici un bien conditionné; je le renouvellerai toutes les fois que vous le jugerez à propos,



LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

JE n'ai plus rien à dire, Madame, mais en récompenſe j'ai beaucoup à ſentir. La permiſſion que m'a donnée votre Alteſſe Séréniſſime m'a tellement pénétré de joie, que je crains d'en devenir trop ſérieux; car qui ſçait même ſi cela n'iroit pas plus loin? Franchement, Madame, je ſuis dans un grand danger; & tout concourt encore à le rendre plus grand. Madame de Lambert revient de S**; les Mardis recommencent; & de mémoire de Mardi, on n'en a point paſſé de plus charmant que le dernier; on n'y a parlé que de vous. Vous croyez qu'il n'y a pas grand malheur à cela; pardonnez-moi, Madame, il y en a, je ſçais mieux mon affaire que vous. Madame de Lambert ſoutenant toujours que votre portrait n'eſt point flatté, s'eſt aviſée d'y ajouter de nouveaux traits plus touchans que de raiſon. Paſſe encore pour les graces & l'eſprit, dont on ne ſçait que trop de merveilles : mais elle

s'eſt miſe à nous vanter un cœur admirable, plus tendre, plus compatiſſant, plus généreux que tous les autres, fait pour les ſentimens & pour l'amitié, & pardeſſus tout auſſi conſtant que ſenſible ; & comme ſi elle eût eu affaire à des incrédules, elle nous l'a prouvé par les faits. Il ſembloit qu'elle le fît exprès, Madame, moins pour achever de vous peindre que pour m'achever de peindre moi. Pardonnez-moi ce jeu de mots, Madame, il a un grand ſens, mais quand il n'en auroit pas, il faut que je m'égaye & que je badine, à quelque prix que ce ſoit, pour me ſauver du ſérieux qui me menace. J'aime encore mieux m'égarer en plaiſanterie qu'en ſentimens. Je ne ſçais, Madame, ſi ce reméde me ſuffira ; mais je vous avoue que je tenterai tout pour ne me pas perdre. Je vous ferai plutôt toutes les injuſtices du monde que de me laiſſer mener trop loin. Je croirai plutôt l'impoſſible ; que toutes vos Lettres, par exemple, ne ſont que des hazards d'eſprit, qui ne prouvent point que vous en ayez toujours : que toutes vos belles actions ne ſont que des ſaillies d'humeur qui n'ont point de racine dans

le fonds de votre ame. Que ſçais-je ! on ſe ſauve comme on peut. Je croirai que l'amitié trompe Madame de Lambert, & que je ſuis trompé moi par l'admiration, je ne ſuis pas bien ſûr ici du mot propre.

Envoyez-moi, je vous ſupplie, une autre L*** B**** de B** ; j'ai preſque uſé la premiere ſur votre permiſſion, & je n'en ſuis, Madame, qu'avec un plus profond reſpect,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d'** à Monſieur* DE LA MOTTE.

JE n'avois été juſqu'à préſent que dans un anéantiſſement volontaire ; mais il eſt devenu forcé depuis que j'ai reçu votre derniere Lettre. Je ſuis un peu plus embarraſſé que je n'étois ; je me ſuis engagée bien témérairement dans un commerce de Lettres avec vous ; il va plus loin que je ne penſois ; & voilà comme on s'embarque inſenſiblement ſans en prévoir les ſui-

tes. Je me trouve plus que jamais dans l'impoſſibilité de vous écrire. Si je veux répondre à une Lettre enjouée & ſpirituelle, je craindrai de ne pas réuſſir; ſi je veux répondre à une Lettre galante, je ne ſçaurai comment m'y prendre, ou du moins je devrois faire comme ſi cela étoit; ſi je loue votre Lettre autant que je le voudrois, on dira que c'eſt par coquetterie; ſi je ne la loue pas, on croira que je n'ai ni goût ni ſentiment. Je ne ſçais de quel côté me tourner. Le néant même, auquel j'avois eu recours, m'eſt à charge depuis qu'il eſt devenu réel. Cette ſituation ne laiſſe pas que d'être fatiguante à la longue, & je commence à être embarraſſée de ma contenance en cet état. Vous voulez cependant toujours des L*** B**** de B** j'ai failli à vous envoyer un blanc ſigné; mais Mademoiſelle de Launay a jugé au ſtyle de votre Lettre que je riſquerois trop. Que vous dirai-je donc ſur ce que vous m'écrivez? Allez trouver Madame de Lambert, faites-lui voir la Lettre que vous m'avez écrite, & demandez-lui ce qu'en doit penſer la perſonne dont elle vous a fait le portrait, & croyez qu'elle en penſe tout ce que Madame de Lambert·

vous dira. Au reste, je ne sçais pas trop comment appeller ce que je vous envoye; ce n'est point une Lettre, c'est un pot pourri, un monstre qui n'a point de forme déterminée : donnez-lui celle qui vous sera plus agréable. Allez un peu bride en main sur les L*** B**** de B** je ne puis suffire à vous en fournir la quantité qu'il vous en faut; en voici un couple qui doit servir au moins à deux réponses.

LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE à Madame la Duchesse d **

VOtre charmant embarras, Madame, me devoit valoir quatre bonnes Lettres de V. A. S. Quel gain j'aurois fait, si vous aviez essayé de toutes les manieres de me répondre ! Quand vous auriez répondu à une Lettre prétendue enjouée & spirituelle, quelle leçon vous m'auriez donnée de légereté & d'agrément ! Tout ce que vous écrivez fait tant d'impression sur moi, que je crois que votre goût deviendroit bientôt le mien. Quand vous auriez répondu à une Lettre galante, que j'aurois

eu de plaiſir à croire que vous ne ſçaviez comment vous y prendre ! je me ſerois bien gardé d'y ſoupçonner la moindre adreſſe. Si vous aviez pris le parti de me louer, ç'auroit été pour moi à la poſtérité une recommandation plus efficace que la liſte de l'Académie Françoiſe ; mais malgré tout cela, Madame, je vous aurois quittée volontiers de ces trois Lettres pour une, où de deſſein formé vous ne m'auriez point loué du tout. Je vous laiſſe, Madame, à débrouiller ce ſentiment le mieux que vous pourrez : pour moi je n'oſe y regarder de ſi près. Je me prens naïvement tel que je me trouve, ou plutôt tel qu'il vous plaît de me rendre par vos malices. Cette charmante permiſſion que vous m'avez donnée, ces deux L*** B**** de B** ſignées dans le courant d'une Lettre, circonſtance picquante & abſolument de votre invention, ſans compter mille petits riens qui ſont d'un effet infini par la main dont ils partent : en vérité, Madame, ſi je m'égare, j'ai à qui m'en prendre ; ce ne ſera pas tout-à-fait ma faute, & vous l'aurez bien voulu. Je n'ai rien à me reprocher, Dieu merci ; je vous obéis exactement : j'ai été,

comme vous m'en chargiez, lire à Madame de Lambert la Lettre que je vous ai écrite ; je lui ai demandé ce qu'en devoit penſer la perſonne dont elle a fait le portrait ; elle m'a répondu ſans héſiter, que cette perſonne en étoit très-contente. Ne croyez pas, Madame, que je m'en ſois tenu au premier mot : je l'ai priée de penſer ſérieuſement à ce qu'elle diſoit, parce que j'avois ordre de prendre ſa réponſe pour vos vrais ſentimens. Je l'ai vue alors un peu embarraſſée ; mais enfin elle a prononcé diſtinctement qu'elle n'oſoit me dire tout ce que vous en penſiez. Vous voyez bien, Madame, qu'il y a là de quoi mourir de joie, & qu'en cet état une L*** B**** de B** ne doit rien durer. Je vous ſupplie de ne me pas épargner ce nom charmant ; & je vous jure, Madame, qu'il n'y a jamais eu de reſpect dans le monde qui reſſemble à celui avec lequel je ſuis,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

*LETTRE de Madame la Duchesse d***
à Monsieur DE LA *MOTTE*.

J'Ai lieu de croire que vous ne vous souciez plus de L*** B**** de B**. Il est vrai que vous m'en demandez un par votre derniere Lettre; mais il est vrai aussi que je vous en avois envoyé deux à la fois, en vous avertissant qu'ils serviroient pour deux réponses. Vous ne m'avez pas récrit depuis, ainsi c'est vous qui êtes en reste avec moi. Je voulois seulement vous mander aujourd'hui que je ne vous envoyerois pas ce nom que vous n'eussiez rempli les conditions que j'avois exigées, & le voilà cependant sur ce papier en dépit que j'en aie : vous avez fait quelque sort pour l'attirer. Quant à l'oracle prononcé par Madame de Lambert, je ne puis le contredire après ce que j'ai déclaré. D'ailleurs il ne m'engage en rien, puisque je ne me suis jamais reconnue au portrait qu'elle a fait. Si vous voulez absolument que ce soit le mien, je vous le laisserai croire. Il faudroit que je fusse de bien mauvaise humeur pour

vous chercher querelle là-deſſus. Après tout, on n'eſt pas maître des penſées d'autrui ; on n'eſt reſponſable que des ſiennes ; il me ſuffit pour n'avoir rien à me reprocher, de vous avertir que je ne reſſemble point à la perſonne dont il s'agit ; & qu'ainſi elle peut penſer de vos Lettres tout ce que Madame de Lambert vous a dit, ſans que vous en puiſſiez tirer la conſéquence que je penſe de même. Au reſte, on m'a avertie que vous montriez à tout le monde ce que je crois ne vous point écrire. J'étois tentée, pour vous punir, de vous envoyer une Lettre que vous ne puiſſiez montrer ſans être en effet taxé d'une grande indiſcrétion. Mais tout bien conſidéré, j'ai cru qu'il étoit plus à propos de vous faire grace que de vous punir de cette façon. Outre que j'ai ici un Directeur & un Berger qui ne voudroient pas que je me ſerviſſe de ce moyen pour vous corriger. Tâchez cependant d'être plus circonſpect à l'avenir, ou vous n'aurez plus de L*** B**** de B**. Ne voilà-t-il pas encore que j'écris ce nom pour la ſeconde fois ? Mais il me doit valoir trois Lettres de vous ; une que vous me deviez déja de bon compte, & deux que

vous me devez à préfent. Dépêchez-vous de payer, ou je ferai monter bien haut les arrérages.

A l'égard du refpect dont vous me parlez, je fuis affez contente qu'il ne reffemble pas à celui des autres. L'uniformité eft défagréable à la longue, & vous faites bien de mettre de la variété dans ce fentiment, qui eft affez ennuyeux par lui-même.

LETTRE de Monfieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheffe d***

LEs L*** B**** de B** me viennent deux à deux, & avec cela, Madame, je trouve à peine mon néceffaire; je comprens pour la première fois l'avarice & l'ambition. On n'a jamais affez de chofes où l'on met fon cœur. Je remercie donc V. A. S. de fes profufions. Mais ce qui n'eft pas trop bien entre nous, c'eft d'y mettre des conditions fi précifes & fi abfolues. Vous abufez du prix de la chofe, fans égard au peu qu'elle vous coûte. Vous écrivez trois mots, trois mots que j'adore à la vérité, mais enfin ce ne font

que trois mots, & vous exigez autant de Lettres qu'il vous plaît de me faire cette grace, comme ſi ce m'étoit une choſe bien aiſée que de vous écrire. Croyez-vous donc, Madame, que dans ce commerce ſingulier, où je ne ſçais quel lutin m'a engagé, la partie ſoit bien égale entre nous? Vous m'écrivez en vous jouant; vous m'en dites tant & ſi peu qu'il vous plaît; je vois les graces autour de vous qui ſe relayent à dicter vos Lettres; ou plutôt, je vois que vous ne leur laiſſez rien à faire que de ſourire à votre badinage. En vérité cela eſt bien commode. Pour moi, Madame, c'eſt tout le contraire: je ne vous dis pas le quart de ce que je voudrois, ni comme je le voudrois. Un mot s'offre, & c'eſt le bon, il faut pourtant, en dépit de la vérité, que j'en cherche un autre. Le ſentiment eſt là qui voudroit que je le rendiſſe tout pur: il faut pourtant, malgré qu'il en ait, que je lui donne un air de penſée; il faut, en un mot, que je me contente un peu & que je ne vous déplaiſe pas le moins du monde; deux intérêts qui me ſont également chers. Je vous demande pardon de l'égalité, Madame; mais on ne ſçauroit aller contre la na-

ture. Vous voyez bien que tout cela eſt difficile à concilier, & que je ne ſuis pas trop à mon aiſe ; je ne m'en plains pourtant pas, Madame ; pour vous parler ingénuement, j'ai autant de plaiſir à ce que je ſupprime qu'à ce que je vous dis ; & ce que vous ne découvrirez jamais, ſi vous n'avez bien de la pénétration, m'eſt encore plus précieux que ce que je vous laiſſe voir. Ayez donc pitié de mon embarras, Madame, envoyez-moi des L*** B**** de B** ſans me preſſer trop ſur les conditions. Je ne laiſſerai pas de m'avouer redevable, & d'arrêter exactement mon compte : je vous demande ſeulement un peu de crédit, & je crois qu'à force de me prêter, vous me mettrez en état de vous bien payer. Je ſuis, Madame, avec ce reſpect que vous me permettez, & qui devient tous les jours plus extraordinaire,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.



LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

DAignez juger, Madame, de notre conteſtation. Madame de Lambert m'a ſoutenu opiniâtrement que je devois trois Lettres à votre Alteſſe Séréniſſime, & qu'il vous les falloit abſolument, ſans quoi je ne recevrois plus ce nom qui m'intéreſſe tant. J'ai voulu parier que je ne vous en écrirois qu'une, & que j'aurois pourtant réponſe. On m'a trouvé bien hardi; mais n'eſt-il pas vrai, Madame, que j'aurois gagné, & que j'avois raiſon de ne vous pas croire ſi inflexible ? Cependant, Madame, tout convaincu que je ſuis de votre indulgence, je ne laiſſerai pas d'entrer en payement; & comme je n'ai pas répondu à un article important de votre Lettre, ce ſera de quoi m'acquitter d'autant. On vous a dit, Madame, que je montrois vos Lettres à tout le monde. A tout le monde ! vous ne m'en ſoupçonnez pas. A un petit nombre de gens choiſis, je vous avoue qu'il en eſt quelque choſe; & vous conviendrez, je

crois, vous-même, que je n'ai pas pu faire autrement. On eſt étonné en compagnie du changement de mon humeur. On me reproche des diſtractions fréquentes. Je répons de travers à ce qu'on me dit. Les uns me croyent malade, les autres craignent pour ma tête : là-deſſus ne pouvant faire mieux, je montre une de vos Lettres, & me voilà juſtifié. Autre avantage pour moi, Madame, on ſe récrie à chaque trait; on me remercie de tout ce qu'on lit; la bonne humeur revient; je ſuis enchanté, & il n'y a plus moyen de me tenir. Après cela, Madame, ſi vous n'êtes pas contente de mes raiſons, & qu'il vous plaiſe de me croire encore en faute, puniſſez, n'êtes-vous pas la maîtreſſe? Mais puniſſez comme vous avez été tentée de le faire. Ecrivez-moi, c'étoit votre projet, quelque bonne Lettre que je ne puiſſe montrer ſans indiſcrétion : mais je vous avertis d'avance que je ne ſerai pas diſcret légement, & que je ne prétens le faire qu'à bonnes enſeignes. Plût à Dieu que la penſée vous revînt de me corriger à ce prix là, & que vous vouluſſiez bien la mettre en œuvre. Eh! Madame, que faites-vous donc d'un Directeur,
ſi

ſi vous réſiſtez à vos tentations ? Prétendez-vous toujours l'entretenir de riens ; & ne mérite-t-il pas bien de tems en tems quelque conſultation paſſable ? Pour moi, Madame, j'ai beaucoup à conſulter avec le mien, & nous avons de grandes diſputes enſemble ſur ce profond reſpect avec lequel je ſuis, Madame,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

VOus payez en trop bonne monnoie pour me diſpoſer à vous faire crédit : & la maniere dont vous me demandez quartier me rend plus inflexible que jamais : je ſuis devenue encore plus intraitable depuis vos dernieres Lettres. Cependant je ne puis m'empêcher de vous avouer que vous auriez eu une L*** B**** de B** quand même je n'aurois pas reçu la ſeconde. Quelque amitié que j'aie pour Madame de Lambert, la vérité m'oblige

de convenir qu'elle auroit perdu le pari ; mais malgré cela je ne vous aurois pas remis la dette. Vous comprenez bien que je la remets moins que jamais à présent. Il me revient une Lettre de l'ancien compte, & vous m'en devrez au moins une de plus quand vous aurez reçu celle-ci. Songez donc à vous acquitter au plutôt. Vous n'êtes pas si peiné de ce commerce singulier que vous voulez le faire croire ; vous avez du plaisir aux choses que vous me dites, & vous en avez encore davantage à celles que vous ne dites pas : je vous prens par vos paroles. Puis-je vous plaindre en cette situation ? Je vous en fais juge. Mais s'il étoit vrai que le choix des mots vous causât quelque embarras, je vais vous donner un moyen de vous en tirer : écrivez-moi en vers, vous sçavez que la poësie a de grands privileges, & que de cette façon on dit tout ce qu'on veut, vous y aurez recours dans ces tems où l'on ne peut vous tenir ; & les jours que vous serez plus modéré, vous m'envoyerez de la prose ; car je ne veux pas y renoncer. Vous trouverez peut-être que je vous taille bien de la besogne, au lieu de vous procurer des facilités. Mais quand

cela seroit, aurois-je tort? Et ce respect si extraordinaire que je permets, ne me met-il pas en droit d'exiger quelque chose de plus à mesure qu'il se perfectionne? Quant aux reproches que vous me faites de ne vous envoyer que trois mots, qui ne me coutent gueres, & que je fais payer par autant de Lettres qu'il me plaît de les répeter, comptez-vous pour rien les querelles des Bergers & du Directeur, qui prétendent que ces trois mots sont très-significatifs? Tout bien considéré, je mets au jeu autant que vous, & les L*** B**** de B** ne sont pas payées trop cher. En voici une seconde; vous sçavez que suivant notre marché elle doit me valoir une Lettre de plus.

---

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE à Madame la Duchesse d'***

NOn, Madame, vous n'aurez point de vers, c'est une chose résolue; & je crois que votre Altesse Sérénissime entrera elle-même dans mes raisons. Les vers sont le langage de la fiction; si naturellement qu'on s'y exprime, il

reste toujours contre eux un soupçon de recherche ou de badinage, qui ne m'accommoderoit point du tout auprès de vous. Je veux vous paroître aussi naturel que je le suis; & je ne veux pas qu'on puisse répondre aux endroits où le cœur parleroit le mieux; ce ne sont là que des vers. Quand vous trouveriez les miens jolis, ce qui est d'ailleurs assez incertain, ce ne seroit pas encore mon compte. Il y a trois mois qu'un pareil suffrage m'auroit fort contenté. A présent j'ai toute une autre ambition; je veux être jugé vrai; je veux que vous le sentiez, que vous le voyiez, & ne vous laisser aucun prétexte d'ignorance. Désabusez-vous sur la poësie, Madame. Vous pensez qu'on peut dire en vers tout ce qu'on veut; & moi je vous soutiens qu'on n'y est le maître ni de ce qu'on veut dire, ni de ce qu'on veut ne pas dire. La rime & la mesure nous offrent souvent l'un pour l'autre: tout ce que les plus habiles y peuvent faire, c'est d'entrer en composition avec elle: mais il y a toujours à perdre; & je ne suis pas d'humeur pour leur intérêt à rien rabattre de ce que je sens. Voulez-vous encore une autre raison, Madame? la voici, & je la crois la meil-

leure de toutes. Je veux penſer à vous & ne penſer qu'à vous en vous écrivant. Si je vous écrivois en vers, il faudroit penſer à l'ouvrage ; c'eſt toujours une diſtraction ; un ſentiment vif & délicat s'en effraye, ou pour mieux dire, il n'en eſt pas capable. Changez donc, s'il vous plaît, votre propoſition. Dites, Madame, que dans ces jours où l'on ne peut pas me tenir, je dois vous écrire en proſe, & que dans les jours modérés je pourrois employer les vers : mais ſur ce pied là, Madame, vous n'en aurez gueres. Ces jours modérés ſont déja bien loin, & je ſens qu'ils s'éloignent toujours davantage à meſure que vous m'écrivez. Peut-être trouvez-vous ici bien des ſentimens ; mais prenez-y garde, Madame, il n'y en a pas un qui ſorte de ce profond reſpect que vous m'avez permis, & qui ſe perfectionne tous les jours. Avancez-moi toujours vos Lettres ſans vous embarraſſer de ce que je dois ; il vous ſied bien d'être libérale par magnificence de Princeſſe, ou, ſi vous l'aimez mieux, par déſintéreſſement de Bergere.

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d'***
à Monſieur DE LA MOTTE.

VOus aſſurez que je n'aurai point de vers de votre façon, & moi je ſoutiens que j'en aurai : nous verrons qui aura raiſon de nous deux. Vos excuſes ſont pleines d'eſprit, mais elles ne me convainquent pas. Quand j'approuverois vos vers, dites-vous, ce ne ſeroit pas tout-à-fait votre compte. Mais ſçavez-vous ſi je ne ferois que les approuver, & s'ils ne produiroient pas encore plus d'effet que votre proſe ? Vous prétendez que l'expreſſion eſt trop gênée par la meſure & par la rime ; ne diroit-on pas que vous n'avez jamais bien exprimé des ſentimens de cette façon ? Vos ouvrages vous donnent le démenti. Vous ajoutez que vous ne voulez pas qu'on puiſſe dire : ce ne ſont là que des vers, & peut-être le cœur n'y a-t-il point de part. Mais vous n'ignorez pas que lorſqu'on voit dans vos piéces les ſentimens d'honneur & de générosité ſi bien exprimés, tout le monde s'écrie, que pour les rendre

aussi parfaitement, il faut les sentir. Si vous dites qu'un certain respect est plus difficile à exprimer que le reste, je vous opposerai encore vos propres œuvres, & j'appellerai en témoignage contre vous les héros de vos tragédies. Mais venons à votre derniere raison, que vous croyez triomphante. Vous dites que lorsque vous m'écrivez vous voulez ne penser qu'à moi, & que si vous faisiez des vers il faudroit penser à l'ouvrage. Je réponds à cela, ne pensez qu'à moi, mais pensez-y vivement, & les vers viendront d'eux-mêmes; du moins si votre respect est tel que vous le dites. J'en doute encore, & je veux vous mettre à l'épreuve; & pour commencer je ne vous envoyerai point aujourd'hui de .... & vous n'en aurez plus que vous ne m'ayez envoyé des vers.

LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE *à Madame la Duchesse d***

VOus avez beau dire, Madame, vous ne doutez pas le moins du monde de ce respect si vif & si singulier que j'ai pour votre Altesse Séré-

nissime. Eh ! comment pourriez-vous, si vous en doutiez, me soutenir que vous aurez de mes vers, quand j'ai osé vous déclarer si résolument que vous n'en auriez pas ! Vous êtes bien sûre, au ton dont vous le prenez, de m'avoir mis au point de tenter l'impóssible pour vous satisfaire. Mais autre chose est de le tenter, Madame, & autre chose d'y réussir. J'ai cru d'abord que vous auriez eu contentement, & sur le début de votre Lettre j'aurois parié pour vous contre moi. Je me recommandois même à Apollon en continuant de la lire : mais sur la fin vous avez tout gâté en croyant faire merveille, plus de .... me dites-vous, si je n'ai de vos vers. Par-là vous m'avez ôté tout d'un coup le pouvoir de vous obéir. Un sentiment douloureux s'est emparé de mon ame, & n'y a laissé place pour aucune autre attention. Cependant, Madame, dans l'ardeur de vous plaire, & sur votre parole, que les vers viendront d'eux-mêmes, j'ai tâché de rimer mon sentiment le mieux que je pouvois. Voici mon essai.

Plus de L * * es B * * dictes ;
Eh ! que vais-je donc devenir ?
Par quel secours puis-je les obtenir ?...

Vous voyez-bien, Madame, que j'ai été arrêté là tout court, & qu'il n'y avoit plus moyen de ſortir d'affaire que par le ſecours des pictes. Peut-être m'échappe-t-il quelque autre reſſource : mais enfin ce n'auroit été qu'un bout rimé de Mercure galant, qui auroit dégradé votre nom, & qui m'auroit déſhonoré, moi ; ce qui ne m'intéreſſe preſque pas en comparaiſon de l'autre accident. Vous me direz qu'il falloit changer de tour : mais penſez-y, Madame, comment changer de tour ſans mettre hors de ſa place naturelle ce premier ſentiment qui m'obſéde toujours : plus de L**e B**dicte ? Ce n'auroit plus été ma façon de ſentir, & vous n'auriez eu qu'un faux portrait de ma ſituation. Croyez-m'en donc, Madame, j'apprens aujourd'hui par expérience ce que je ſçavois déja par ſpéculation : un ſentiment ſuperficiel fait les Poëtes ; un ſentiment profond les détruit. En vérité, Madame, cela eſt démontré, & vous en ſeriez déja convenue, ſi vous n'étiez Princeſſe. C'eſt la fierté du rang qui vous prend à la gorge ; vous voulez être obéie : franchement ce rang gâte tout, & je vous

avoue que je ſuis bien de mauvaiſe humeur contre lui. Je ſouhaiterois preſque que vous n'en euſſiez point ; & je m'abandonne d'autant plus volontiers à cette idée, que vous êtes la perſonne du monde qui s'en feroit le mieux paſſée. Il n'y auroit de moins dans mes Lettres que l'Alteſſe Séréniſſime, & je n'en ſerois qu'avec un plus profond reſpect, s'il étoit poſſible,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

Permettez moi un apoſtille, Madame, M. de Fontenelle m'a fait appercevoir qu'il m'étoit échappé une rime à B**dicte, & même aſſez traitable. Vraiment il m'en échapperoit bien d'autres, & c'eſt une nouvelle preuve de mon ſentiment.



*LETTRE de Madame la Duchesse de *** *à Monsieur* DE LA MOTTE.

Consulte ton respect, écris ce qu'il te dicte,
Tu rimeras avec B * * dicte.

Vous voyez bien que cette rime n'est pas si ingrate que vous le disiez ; vous lui avez cherché querelle mal-à-propos, & vous vous seriez tiré d'affaire sans avoir recours aux pictes. A l'égard de la raison, elle n'a que faire de venir se fourer à tout ceci, qui n'est pas de son ressort. Je ne doute point de votre respect, dites-vous ; belle merveille que vous ayez deviné cela ! Si j'en eusse douté, auriez-vous mérité que je voulusse vous mettre à l'épreuve ? Pour vous parler sincerement, je vous dirai que j'en doute si peu, que je parie encore contre vous que j'aurai des vers, & que je vous déclare que je veux absolument en avoir. Vous vous êtes recommandé à Apollon, & les vers ne sont pas venus : mais vous avois-je dis de vous recommander à Apollon ? Il falloit s'adresser à un autre. Je ne sçais

pas à qui, mais je ſçais bien que ce n'étoit pas à Apollon. Faites tout comme vous l'entendrez, mais enfin il me faut des vers. N'êtes-vous pas bien à votre aiſe de n'avoir plus de.......? Je ne ſuis pas trop à mon aiſe moi, de ne vous en pas envoyer. Je ne ſçais ſi c'eſt par habitude, mais enfin ces mots ſont toujours au bout de ma plume; j'ai toutes les peines du monde à la retenir. C'eſt à titre de Princeſſe que je ſuis, dites-vous, ſi abſolue: point du tout. A quel titre donc? Je n'en ſçais rien. Envoyez-moi des vers.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

VOus faites bien valoir, Madame, deux aſſez bons vers que vous avez fait; & vous croyez par-là avoir anéanti toutes mes raiſons: mais ai-je prétendu, Madame, qu'on ne pouvoit rimer à S**? Eh! bon Dieu, qui pourroit vous empêcher là de faire des vers? Vous y paſſez le tems de plaiſirs en plaiſirs: rien ne vous occupe aſſez fortement; tout au plus quelque petit ſen-

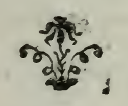
timent paſtoral, qui ne fait que vous égayer : vous êtes dans une ſérénité parfaite, & le nom de Séréniſſime, dérobé aux Philoſophes, a été inventé ſans doute pour quelque Princeſſe qui vous reſſembloit fort. Voilà tout ce qu'il faut pour faire des vers. Vous pouvez vous divertir, quand il vous plaira, à en faire d'excellens; je vous le conſeille même, cet amuſement en vaut bien un autre : mais vous ſçavez, Madame, vous qui ne doutez pas de la vivacité de mon reſpect, que je n'ai pas les mêmes facilités. Mes ſentimens me ſont précieux ; je ne puis me réſoudre à les altérer ni à les déranger le moins du monde ; & jaloux comme ils ſont de leur liberté, ne vous attendez pas qu'ils deviennent les eſclaves de la rime & de la meſure. Malgré tout cela vous inſiſtez, & vous voulez parier contre moi que vous aurez des vers : mais y ſongez-vous, Madame ? Que pouvez-vous parier qui m'intéreſſe autant que mes ſentimens ? Je vous déclare qu'à moins de mettre au jeu un peu des vôtres, vous n'êtes pas au pouvoir de me tenter. Je pourrois vous armer contre moi, ſi je le voulois. Je n'aurois qu'à vous dire que Ma-

dame de Lambert eſt d'avis que je vous obéiſſe. Eh bien, me direz-vous auſſitôt, voilà une perſonne ſage, judicieuſe & hors d'intérêt : n'êtes-vous pas inexcuſable de ne vous pas rendre à ſon ſentiment ? Il eſt vrai : Madame de Lambert eſt tout ce que vous dites là, & par conſéquent vous n'aurez pas de vers ; car c'eſt elle qui me défend de vous en envoyer, & qui juge qu'il y auroit à perdre pour vous-même. Je vois que vous ne vous rendez pas encore. Vous en revenez à la grande menace plus de .... me dites-vous, ſi je n'ai ſatisfaction : mais le croiriez-vous, Madame, cette menace même ne m'épouvante plus. Il vous eſt échappé de dire que vous n'étiez pas à votre aiſe en ſupprimant ce nom que je deſire ; que vous l'aviez toujours au bout de la plume, & que vous ne la reteniez pas ſans peine. C'en eſt aſſez, Madame, je ſuis content. Ce nom ſupprimé avec peine m'eſt auſſi bon que ſi vous l'écriviez : peut-être même qu'à y regarder de près, il mériteroit la préférence. Je fais du blanc le même uſage que je faiſois de l'écriture. Je crois, Dieu me pardonne, que quand pour me punir vous ne m'écririez point du

tout, j'y trouverois encore mon compte. Quel plaiſir de vous croire piquée, puiſque vous m'aſſurez que vous ne le ſeriez pas comme Princeſſe. Vous feriez donc mieux, Madame, de céder de bonne grace à la néceſſité; car il m'eſt abſolument impoſſible de vous écrire en vers, que mon reſpect ne ſoit diminué de moitié. Pourriez-vous en vouloir encore à ce prix là? Si vous étiez capable de lâcher le mot, votre Alteſſe Séréniſſime mériteroit bien d'en avoir. Je me creuſerois la cervelle pour en envoyer au plutôt à V. A. S. je mettrois de l'Alteſſe Séréniſſime juſques dans les vers; & il ne tiendroit pas à moi que je ne fuſſe précisément avec un très-profond reſpect & des plus irréprochables,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le plus humble & le plus obéiſſant Serviteur,



*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

OUi, vous avez raiſon ; je me rends & je ne vous demande plus de vers. Je vois que quand Apollon vous manque vous n'avez plus de reſſource. Que j'avois grand tort de vous propoſer de vous adreſſer à quelque autre ! Je ne vous ferai plus de menaces, puiſque vous avez l'eſprit aſſez bien fait pour prendre le tout en bonne part, juſqu'à la ſuppreſſion de mes Lettres. D'ailleurs l'Alteſſe Séréniſſime vous coute ſi peu, & vous êtes tellement le maître de la forme de votre reſpect, que je ne trouve plus rien à dire ; ainſi je finis tout court.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

VOus voulez donc des vers : Je voulois en écrire.
Et pour exécuter un ordre ſi preſſant,
Je me recommandois à ce Dieu tout-puiſſant

Que vous n'avez pas voulu dire.
Quoi ! me dit-il avec un fier ſourire,
Me prens-tu pour un ouvrier,
Un arrangeur de mots que l'on tâte & retâte ?
Je bleſſe, & bien ſouvent ſans m'en faire prier :
Voilà des ſentimens pour te déſennuyer,
Qu'Apollon les rime & les gâte,
Nous aurons fait tous deux notre métier.

Ne croyez pas, Madame, que le Dieu ait parlé en vers ; il ſe croiroit déshonoré : mais il s'eſt éloigné un moment de moi, & j'ai ſaiſi ce moment pour faire le métier d'Apollon.

Remarquez encore, Madame, que tout ceci eſt écrit avant que j'aie parlé à Madame de Lambert. Mon obéiſſance ne doit rien à perſonne. Jugez par-là du profond reſpect avec lequel je ſuis, Madame,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & le très-obéiſſant Serviteur.



*LETTRE de Madame la Ducheſſe d*** à Monſieur* DE LA MOTTE.

JE vous le diſois bien, Apollon pour rimer
Dans ce cas-ci n'étoit pas néceſſaire ;
Celui que vous & moi n'avons oſé nommer
Donne à ce qu'il produit l'heureux talent de plaire :
Tout ce qu'il fait ſentir il le fait exprimer ;
Il eſt des vers touchans le véritable maître.
Les vôtres ſont charmans & galamment tournés,
Nous les voyons par les graces ornés ;
Il eſt aiſé de reconnoître
De quelle main vous les tenés.

Voilà mon ſentiment ſur les vers que vous m'avez envoyés. Je ne ſçais par quel hazard il ſe trouve rimé. La penſée eſt de moi, les vers n'en ſont pas; j'ignore à qui je dois ce ſecours : il me paroît qu'il y a du myſtere, & je ne veux pas l'approfondir. Vous voyez bien que ma colere eſt un peu appaiſée, faites-la finir entierement, car elle me met fort mal à mon aiſe. Il ne manque à vos vers que d'avoir été donnés de

bonne grace ; & quoi que vous disiez ; je soupçonne que Madame de Lambert a quelque part à votre obéissance. Cependant je suis assez contente de n'avoir pas trouvé dans votre derniere Lettre cette profusion d'Altesse Sérénissime, ni la menace d'un respect irréprochable. Vous méritez bien aujourd'hui une L*** B**** de B** : la voilà ; nous verrons ce que vous mériterez par la suite.

LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE *à Madame la Duchesse d* * *

EN vérité, Madame, votre badinage est trop dangereux. Vous jouez si bien tous les sentimens, que vous en inspirez de trop sérieux, malgré qu'on en ait, je n'ai pu soutenir l'apparence de votre colere, en ne la jugeant même qu'une apparence ; & vous m'avez affligé à un point que je vous en aurois fait pitié, je n'ai pas laissé d'en user avec votre Lettre comme à l'ordinaire, & je ne vous dirai pas pourquoi. Cependant je suis très-sûr que tout ce que vous me direz n'est que

badinage ; que votre imagination s'égaye à mes risques ; & rien ne manque là-dessus à ma persuasion : de grace ne me le dites jamais vous-même, & ne m'allez pas faire l'injure de me croire homme à prendre la nue pour la Déesse. Ce n'est pas, Madame, que je pense n'avoir rien acquis auprès de vous ; vous n'auriez pas joué en Princesse avec moi, si vous n'aviez bien voulu que j'y gagnasse quelque chose : mais enfin, par la faveur que vous m'avez faite, vous avez contracté une dette qui est toute ma fortune. Vous me devez une bienveillance à part ; je ne vous quitte pas à moins ; & puisque vous me la devez, j'y compte si bien que je la déclare à toute votre cour. Il est bon de l'avertir des ménagemens qu'elle me doit ; dès que vous êtes l'Héroïne de mon aventure, je deviens quelque chose ; & je ne trouverois pas bon qu'on me perdît le respect. Si quelqu'un fait notre histoire, qu'il ne m'impute pas la sotise d'avoir cru ma plume un trait de l'amour, & d'en avoir présumé le moindre effet ; qu'il ne me fasse pas offrir pour ma rançon, ce respect singulier qui est ma chaîne même : en un mot, Madame, pardonnez

ma fierté, on me doit des égards, & pour les ſentimens que j'ai, & pour la bonté qui les a ſoufferts. Rendez-moi au plutôt, Madame, les marques de cette bonté; que les L*** B**** de B** reviennent avec leurs graces ordinaires, & ſoyez bien aſſurée que je demeure conſtamment avec ce reſpect indépendant de toute dignité,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d*** à Monſieur* DE LA MOTTE.

PUiſque vous êtes ſi affligé il faut donc vous conſoler; c'eſt pour cela que je vous écris aujourd'hui. Je crois cependant que ma Lettre d'hier aura bien avancé votre guériſon, ſi elle n'eſt pas entierement achevée. Vous avez très-bien fait d'être affligé, mais vous ferez très-bien auſſi de ne l'être plus à préſent. Quant à notre hiſtoire, elle eſt très-jolie & ne doit pas vous déplaire; ſi elle dit que vous avez cru que votre plume étoit un trait, elle dit en même-tems qu'il a porté ſur l'eſprit; n'eſt-ce

pas beaucoup ? Y a-t-il ſi loin.... ? Mais vous voulez une L*** B**** de B** je vous l'envoye en vérité de très-bon cœur.

LETTRE de Monſieur DE LA MOTTE *à Madame la Ducheſſe d***

MA réponſe étoit rendue, Madame, avant que je reçuſſe votre charmante Lettre. Votre courier, en me l'annonçant, a été le témoin de la joie la plus vive ; & s'il vous l'avoit bien repréſentée, je n'aurois plus rien à vous dire : vous auriez déja jugé du plaiſir que m'a fait l'aſſurance de ma grace, par celui que je ſentois à l'eſpérer ſeulement : il eſt vrai, Madame, que je l'ai méritée aſſez pour y pouvoir compter. Je vous ai envoyé des vers par pur beſoin de vous obéir : Madame de Lambert n'y a eu aucune part. Et là-deſſus, Madame, ſouffrez que je vous gronde d'avoir eu de la peine à m'en croire. Certain reſpect ne ment jamais. Que je ſuis heureux, Madame ! ces pauvres vers qui n'étoient que de ma façon, comme je vous l'ai dit, m'en

ont valu des plus charmans. Vous ne reclamez des vôtres que la penſée ; & vous ne ſçavez, dites-vous, de qui peuvent venir les rimes : il ne paroît pas qu'elles y ayent rien gâté : mais quand on travaille d'après vos penſées, on peut, ſans les rendre parfaitement, faire encore des merveilles ; & ce qu'on en conſerve eſt d'un ſi grand prix, qu'il ne laiſſe rien à déſirer qu'à vous, qui ſçavez le reſte. Malgré tout cela, Madame, j'ai une plainte à faire, ſi heureux qu'on puiſſe être, on n'a pas toutes ſes aiſes dans ce monde. Vos Lettres ſont trop courtes. Vous avez joué à merveille tous les ſentimens ; il n'y a que leur babil que vous n'avez pas attrapé. Mon Dieu, qu'eſt-ce qu'une Lettre courte ! C'eſt un rendez-vous manqué ; la perſonne qu'on attend arrive ; mais elle diſparoît dans le moment, à peine a-t-elle le tems de vous dire que ce ſera pour une autre fois. Vous me direz qu'il y a reméde à tout ; que je n'ai qu'à recommencer vos Lettres pour les étendre : vraiment, Madame, je n'y manque pas : mais je ne les recommencerois pas moins quand elles ſeroient plus longues ; & c'eſt cette abondance pré-

cieuſe que je regrette. Voulez-vous faire une belle action, Madame ? Vous ne revenez que Samedi de S**, vous y paſſez encore demain : ne paſſez pas ce demain ſans quelque bienfait : encore une L*** B**** de B**, donnez, donnez, Madame, c'eſt un plaiſir de Princeſſe, le mien eſt de recevoir de vous, avec ce reſpect qui ne reſſemble pas plus aux autres par ſa conſtance que par ſa vivacité. Je ſuis, Madame,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

---

*LETTRE de Madame la Ducheſſe d** à Monſieur* DE LA MOTTE.

ENfin je viens de recevoir une de vos Lettres. Il y avoit long-tems qu'elle m'étoit annoncée. Je croyois que mes Bergers faiſoient quelque ſort pour l'empêcher de venir juſqu'à moi. J'avois tort de le croire, car il me ſemble que je ne dois pas les ſoupçonner d'être ſorciers. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que cette Lettre a beaucoup tardé, du moins je le veux croire ainſi, & je me

me garderai bien de penſer que le tems m'a paru plus long qu'il n'étoit en effet. Pour éviter que je ne me puiſſe faire ce reproche là à l'avénir, écrivez-moi plus ſouvent, afin qu'il n'y ait pas tant d'intervalle entre chacune de vos Lettres. Mais venons un peu à compte ſur cet article. Je viens de recevoir la réponſe à la Lettre que je vous ai écrite en vous envoyant des vers, il m'en revient une à celle qu'on vous porta mardi chez Madame de Lambert ; il faudra que vous répondiez encore à celle-ci,& que vous m'envoyiez ces deux Lettres vendredi, car je pars ſamedi ; & je vous avertis que je ne vous fais point de crédit. Pour vous encourager, je vous envoye une L*** B**** de B** vous avez tort de vous plaindre de a briéveté de mes Lettres. Il m'échappe quelquefois de certains traits, après leſquels il faut finir tout court, & qui valent mieux que le babil. Avez-vous bien le courage de vanter la conſtance de votre reſpect, qui eſt encore ſi nouveau ? Venez ſamedi chez moi avec Madame de Lambert, je tâcherai que ma converſation vous faſſe autant de plaiſir que mes Lettres.



VERS DE MONSIEUR DE LA MOTTE.

*Madame la Ducheſſe d** étant revenue à Paris au commencement de Novembre, pour y paſſer l'hiver, Monſieur de la Motte, au moment de ſon arrivée, lui fut amené par Madame de Lambert. Cette entrevue, la premiere depuis le commerce de Lettres établi entre la Princeſſe & lui, parut digne d'attention aux ſpectateurs curieux de la ſuite d'une ſi ſinguliere avanture. Madame la Ducheſſe d** le reçut avec ces graces qui lui ſont naturelles, & l'enjouement qui convenoit de ſa part en cette occaſion. Monſieur de la Motte, quoique chargé d'un rolle difficile, ſe tira d'embarras à force d'eſprit, & laiſſa*

voir autant de vivacité dans ses sentimens, que le respect lui permit d'en montrer. Il débuta par faire en vers le remerciment qui suit.

REMERCIMENT.

Je desirois avidement
Un nom dont tous les cœurs reconnoissent
l'empire ;
Il est venu, ce nom, soulager mon tourment ;
Je pense lui devoir le jour que je respire.
Ne pourrois-je à la main qui daigna me l'écrire
Dire un mot de remerciment ?

Madame la Duchesse d** lui ayant donné sa main à baiser, Madame Dreuillet qui étoit présente, fit remarquer à M. de la Motte que c'étoit la main gauche qui lui avoit été présentée, & qui avoit reçu le remerciment destiné pour la droite, dont il tenoit les signatures, objets de sa reconnoissance. M. de la Motte ayant été quelques jours sans qu'on entendît parler de lui, Madame la Duchesse d** dit à M. de St Aulaire qu'il falloit l'agacer par des vers, dont elle lui dit la pensée, & le chargea de

les tourner. Elle lui envoya ceux-ci le lendemain, avec une bourſe & le billet qui ſuit.

Celui qui dans ma ſignature
Trouva une aimable peinture,
Dont il avala quelques traits,
Dans une indifférence extrême,
Loin de demander un portrait,
Néglige l'original même.

Ne donnez jamais vos penſées à tourner, elles y perdent trop.

Voilà une bourſe que je trouvai hier au ſoir ſur ma table, ſans apprendre de quelle part elle vient, il me ſuffit de ſçavoir que ce n'eſt pas de la vôtre. Faites-en l'uſage qu'il vous plaira. Je ne ſerai pas fâchée d'apprendre qu'un peu de dépit vous l'a fait jetter au feu.

M. de la Motte, attentif à ménager ſes avantages, n'avoit pas oublié l'avis que lui avoit donné Madame Dreuillet. Il apporta à ce ſujet, la premiere fois qu'il vint, les vers ſuivans.

A tout bon compte revenir,
La main que j'ai cru obtenir
Eſt celle à qui je dois le nom de L***
J'ai pris la gauche par mépriſe ;

Mais convenez de bonne foi,
Que la droite, en ce cas, vouloit la préférence.
Jugez, Princesse, & laissez-moi
Placer mieux ma reconnoissance.

Dans le tems que M. de la Motte étoit chez Madame la Duchesse d** elle raconta qu'elle venoit de trouver dans son cabinet une petite figure de l'Amour, qui tenoit un papier, dans lequel elle avoit trouvé des vers fort galans, & dit qu'elle ne sçavoit d'où cela pouvoit venir. Elle sçut que c'étoit une Dame attachée à sa cour qui lui avoit fait cette galanterie. M. de la Motte en prit occasion de faire les vers que voici.

Ce jeune & beau garçon, portant aîles au dos,
Brillant carquois, & fléches acérées,
Et qui vous vint offrir, avec de jolis mots,
Un cœur percé pour vous de ses pointes dorées;
Ce jeune & beau garçon l'autre jour m'apparut,
Et me donnant des vers, dont il disoit merveille,
A l'objet de tes soins va porter ce tribut;
Tu sçauras de ces vers & la force & le but,
Si tu les lui dis à l'oreille.
Il est un respect noble, ardent, ambitieux,
Levant toujours ses regards vers les Cieux,
En transport, en desirs fertile,
Tel qu'il le faut enfin pour honorer les Dieux;

Bien différent de ce respect servile,
Toujours tremblant, toujours baissant les
yeux,
Et fait pour contenir le vulgaire imbécile.
Jadis ces deux respects nous furent envoyés,
Lequel sens-je pour vous, L * * voyez ?
Graces au Dieu qui me conseille,
Je me suis fait d'heureux destins,
Tous les vers deviendroient divins,
Pour qui pourroit ainsi vous les dire à l'oreille.

Madame la Duchesse d * * ayant eu une dispute de grammaire avec quelques personnes de sa cour, sur la maniere d'écrire le verbe secours à l'impératif, elle envoya la question à l'Académie pour y être jugée, & sollicita M. de la Motte en sa faveur, par cette chanson, où secourre est écrit comme Madame la Duchesse d * * prétendoit qu'il le devoit être.

CHANSON

Sur l'air : *Quand on a du jus d'Octobre.*

Tes Confreres prudens & sages
Se détermineront par toi;
Je veux obtenir leurs suffrages,
Cher la Motte secourre-moi.

M. de la Motte animé par le desir de

plaire à Madame la Duchesse d**, soutint si vivement sa cause, qu'il la lui fit gagner ; & cette Princesse satisfaite de son triomphe, & peu sûre d'avoir eu la raison de son côté, envoya pour remerciment à M. de la Motte les vers qui suivent.

D'une circonstance flatteuse
Mon triomphe est accompagné.
Ma cause, m'a-t-on dit, étoit pis que douteuse,
Et cependant mon procès est gagné.
A faillir j'ai sçu vous réduire ;
Et le plaisir d'avoir raison
Est moindre sans comparaison,
Que n'est celui de vous séduire.

Et ceux-ci sur le même sujet.

La Motte aux dépens de sa gloire ;
M'a fait obtenir la victoire,
Son respect est bien averé.
Dans cet agréable service,
De l'arrêt qu'il m'a procuré,
J'aime à voir toute l'injustice.

Il répondit par ceux que voici.

Me voilà, dit-on, pour vous plaire,
Criminel de leze grammaire,

Et vous applaudiſſez à mon iniquité,
Je hais pourtant bien à mal-faire,
B**** à ce point m'auroit-elle gâté ?
Vous auriez là fait une belle affaire :
Je me croyois homme de bien :
Mais cette probité me devient fort ſuſpecte :
Et depuis que je vous reſpecte,
L'honnête homme eſt tout prêt de ne valoir plus rien.

M. de la Motte peu content de la aine apparence de faveur dont il jouiſſoit, fit ces vers.

Avec une Nimphe Divine,
Je joue un jeu qui me ruine.
Par fois d'un gain encourageant
Je goûte la flateuſe joie ;
Mais je la paye en bon argent,
Elle paye en fauſſe monnoie.

Pour obtenir quelque choſe de plus, il fit ceux-ci, qu'il ne voulut dire qu'à l'oreille de Madame la Ducheſſe d**:

Le petit Dieu, maître de l'univers,
L'enfant à qui je me conſeille,
Fier du ſuccès des premiers vers,
M'en a donné pour l'autre oreille.
Ne ſouffrez pas qu'elle ait par ſa rigueur,
Rien à reprocher à ſa ſœur.

Les plaiſirs qu'aux humains la nature diſpenſe,
Prêts à ſe livrer à nos goûts,
Ont en divers endroits choiſi leur réſidence :
Au devant d'eux nous courons tous ;
Chacun croit trouver le plus doux ;
Mais qui croit le tenir n'en a que l'apparence;
Le plus charmant s'eſt logé là ;
Courage, dit l'enfant, ſaiſi-t-en, le voilà.

Madame la Ducheſſe d** ayant voulu honorer de ſa préſence le Mardi de Madame de Lambert, fut dîner chez elle. Ce jour là M. de la Motte y étoit, & toutes les perſonnes qui ont coutume de s'y trouver : Madame la Ducheſſe d** fit mettre M. de la Motte à côté d'elle à table. On dit que c'étoit pour lui que la fête ſe faiſoit. Il fit à cette occaſion l'Épitalame qui ſuit.

ÉPITALAME.

Loin de nous ſombre ennui, fuis ſageſſe feroce,
Accourez doux tranſports, graces, ris, enjouement,
Venez, confondez-vous, c'eſt aujourd'hui la nôce
De l'eſprit & du ſentiment.

Cet enfant qui du doigt abatroit un colosse,
Sincere dans ma bouche en Ludovise ment.
Voilà bien de ses tours ! c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.

Croire que je feignois, c'est une injure atroce.
Qui croit qu'elle a dit vrai l'offense également.
Ne vous y trompez pas, c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.

Aulaire de dépit leve sur moi sa crosse;
Henault dans sa fureur, me traîne au Parlement.
Rivaux soyons amis, c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.

Déja la Mariée en donne un fruit précoce;
Je vois naître un souris & malin & charmant,
Ho ! le plaisant hymen ! c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.

Qu'on taille en bas relief, qu'on taille en
ronde boſſe,
Qu'on publie en tous lieux ce grand événement.
Muſes, Amours chantez, c'eſt aujourd'hui la
nôce
De l'eſprit & du ſentiment.

Madame la Ducheſſe d** étant retournée chez Madame de Lambert, M. de la Motte lui dit ces vers.

Oui, ſi je vous vois davantage
C'en eſt fait; de mes jours les liens ſont
rompus.
Mourez, me direz-vous, je vaux bien cet
hommage:
D'accord; mais vos conſeils ſont pourtant ſuperflus.
Sçavez-vous la raiſon qui retient mon courage?
Qui meurt ne vous adore plus.

Je l'ai revu. Qui? lui. Faut-il vous le nommer?
Lui, vous dis-je, lui qui m'obſéde;
Lui qui peut tout, quand vous voulez l'aimer;
Lui dont les coups ſont ſans reméde.
Je me plaignois à lui qu'un ſort injurieux

Sous un voile cruel me déroba vos charmes.
Conſole-toi, dit-il, on peut tarir tes larmes ;
Tu verras, j'en réponds, ſi tu touche ſes yeux.
Votre gloire le veut, ne mettez point d'obſtacle
A cette clémence des Cieux ;
Songez, pour achever de reſſembler aux Dieux,
Qu'il ne vous manque qu'un miracle.

Madame la Ducheſſe d * * étant encore chez Madame de Lambert, M. de la Motte ſurpris de la trouver diſtraite, s'en plaignit de la ſorte.

Je ne vous verrai plus, trop aimable Princeſſe;
Vos yeux de mes tranſports ne ſeront plus témoins;
De mon nauffrage il faut du moins
Sauver un reſte de ſageſſe.
J'eſpere encore me faire un deſtin aſſez doux.
Votre image ſera ma compagne fidelle,
Et je ſçaurai vivre avec elle
Mieux, mille fois mieux qu'avec vous.
Elle n'eſt pas, comme vous l'êtes,
L'eſclave d'un rang glorieux,
Qui ſur certains déſirs tient nos bouches muettes.
A mes rivaux comme vous faites,
Elle n'ira point à mes yeux
Donner d'audiences ſecrettes.
Tous mes vœux lui ſeront offerts

Sans que j'en craigne aucun ſcandale ?
Je la verrai toujours égale ;
Elle ne rira point en écrivant mes vers.
Ce projet vous ſemble un caprice ?
Votre image, après tout, n'eſt pas vous : je le crois.
Mais auſſi peſez bien, rien de vous n'eſt pour moi ;
Rien d'elle dont je ne jouiſſe.
A peine ai-je le tems de vous dire deux mots.
J'apperçois cet enfant, ſon nom eſt inutile :
Je le vois qui ſurprend les ciſeaux d'Atropos,
Pour en trancher les jours que Lacheſis me file.
C'eſt fait ; je vais deſcendre aux champs Eliſiens ;
Car mon reſpect pour vous eſt un titre admirable.
La place la plus honorable
Eſt bien dûe à des feux auſſi purs que les miens.
Là je dirai de vos nouvelles ;
Grace, eſprit, enjouement, je peindrai tout ſi bien,
Que par des traits & des couleurs fidelles,
Je vais vous faire aimer où l'on n'aime plus rien.
Anacréon va remonter ſa lyre,
Pour l'accorder à ce que je ſoupire :
Les ombres à l'envi vont partager mes feux,
Et grace à votre nom, nous voilà tous heureux.

Pour vous, adorable Princeſſe,
En qui je ſens toujours tout ce qui me charma;
Parlez avec bonté du feu qui m'anima.
Et pourquoi pas avec tendreſſe?
Votre gloire n'a plus de quoi s'en allarmer;
Mon pauvre état de mort permet cette licence.
Vous pourriez à préſent m'aimer;
Les ombres ſont ſans conſéquence.

M. de la Motte fit encore les vers qui ſuivent.

Depuis l'inſtant de notre hymen,
Ce que fait l'un des deux eſt l'affaire de l'autre;
Et quand je veux le ſoir faire mon examen,
Au lieu du mien je ne fais que le vôtre.
Combien ſur votre cœur me ſuis-je récrié!
Que de péchés couverts d'un voile d'innocence!
Plus l'on vous aime, & plus l'on vous encenſe,
Plus votre état me fait pitié.
Sur l'Etre ſouverain vous oſez entreprendre;
Vous n'y gardez aucun milieu,
Et vous voulez être le Dieu
De tout mortel qui peut vous voir & vous entendre.
L'intention ne damneroit que vous;
Mais vos ſuccès nous damnent tous.
Oui, tous: vous même, par l'envie
De ranger tout ſous votre loi,

Les autres par l'idolâtrie,
Moi ſur tout par la jalouſie
De voir tant de rivaux ſe perdre comme moi.
Votre bouche & vos yeux ont fait toute l'offence;
Mais en leur faveur même on peut vous pardonner:
Qu'ils viennent à réſipiſcence,
Sans Bourſault, ſans ſa révérence,
Je vais à la fois vous donner
Votre abſolution & votre pénitence.

Madame la Ducheſſe d** ayant fait une petite abſence, à ſon retour M. de la Motte lui dit ces vers & les ſuivans.

Votre charmante image à mon ame eſt unie;
Je goûte à l'admirer une joie infinie;
Le ſommeil la reſpecte, & s'enfuit loin de moi.
Mais je ne voudrois pas changer mon inſomnie
Contre un ſonge où ſans vous je me trouverois Roi.

Vous aurez le plaiſir du jeu,
Sans qu'on veuille jamais le croire.
Non, je n'écris qu'à vous, qu'à vous abſolument.
Entre nous, je crains fort pour les vers que j'enfante.

On dit que certain ſentiment
Ote l'eſprit s'il ne l'augmente.
Vous voyez mes raiſons ; ſi mes vers ſont mauvais
Vous ſçaurez à qui vous en prendre ;
Et s'il s'y trouve quelques traits,
Je crois que ſans vous y méprendre,
Vous verrez bien auſſi qui me les aura faits.

Quelle énigme pour moi ! je m'y perds plus j'y penſe :
Devinez-la vous, ou l'amour.
Je ne veux plus vous voir, & pleure votre abſence.
Le plus grand de mes maux ſera votre retour ;
Et cependant j'en meurs d'impatience.
De vos yeux je fuis la puiſſance ;
Et ſi je ne les vois je hais le peu de jour
Que le Ciel encor me diſpenſe.
Quelle énigme pour moi ! je m'y perds plus j'y penſe :
Devinez-la vous, ou l'amour.
En évitant votre préſence,
De tout ce qui vous voit je ſuis toujours jaloux.
Ce que vous m'inſpirez a la double apparence
Du mal le plus cruel & du bien le plus doux.
Quelle énigme pour moi ! je m'y perds plus j'y penſe :

Vous ou l'amour devinez-la.
Mon cœur se croyoit sûr de son indifférence,
Du jour où par ma voix le Mardi vous parla ;
Que j'y trouve de différence !
Par votre badine éloquence
Bien-tôt mon repos se troubla ;
Et puis de mal en pis, malgré ma résistance,
Dieu sçait comme enfin me voilà.
Quelle énigme pour moi ! je m'y perds plus j'y pense :
Vous ou l'amour devinez-la.

Dans ce commerce si charmant,
Inconnu jusques à notre âge,
Il vous échut l'esprit, à moi le sentiment :
Nous avons tous deux constamment
Soutenu notre personnage ;
Vous toujours dans le badinage,
Et moi sentant très-vivement.
Mais votre rolle est-il le plus beau de l'histoire?
Non, c'est le mien, je vous en avertis ;
Vos traits les plus heureux, qui n'étoient point sentis,
N'amusent que votre mémoire :
Mais mon rolle est du cœur, essayez-en un peu ;
Ne craignez rien pour votre gloire,
Vous aurez le plaisir du jeu,
Sans qu'on veuille jamais le croire.

Madame la Ducheſſe d** ayant montré à M. de Mayran un ouvrage qu'elle avoit fait autrefois ſur le Quarré magique, M. de la Motte & lui s'étant trouvés en même-tems chez elle, cette matiere y fut traitée, & Madame la Ducheſſe d** voulant encore ajouter à ſes découvertes, y travailla aſſez longtems, ce qui donna occaſion à M. de la Motte de faire les vers ſuivans.

Ah! que j'ai regretté la nuit
Que vous allâtes perdre à ce maudit problême!
Pourquoi vous conſumer vous-même,
Sur un vrai jeu d'enfant qui ne rend aucun fruit?
Dormez: ayez bon teint; que le problême attende;
Défaites-vous de ce Quarré fatal:
Que peut vous importer à vous que chaque bande
Vous rende un nombre égal, ou non égal?
Songez plutôt, ſongez au vrai Quarré magique,
Au Quarré magique important,
Et le ſeul dont l'eſprit doit trouver la pratique,
S'il veut que le cœur ſoit content.
Arrangez ſi bien votre vie,
En un ordre ſi bon mettez tous vos déſirs,
Que par votre méthode une fois bien ſuivie;

Vous ayez tous les jours, au gré de votre envie,
La même ſomme de plaiſirs.
Pour vos intérêts, pour les nôtres,
Faites-vous un bonheur formé de tous les biens:
Je n'ai point à veiller aux miens,
Je les trouverai dans les vôtres.

Madame la Ducheſſe d * * ayant dit un jour en préſence de M. de la Motte, qu'elle auroit plus de peine à réſiſter aux tentations d'autrui qu'aux ſiennes propres, il fit à ce propos les vers que voici.

De vos propres tentations
Vous n'avez point à vous défendre,
Mais à celles d'autrui, ſi nous vous en croyons,
Vous courez riſque de vous rendre.
Sur vous, cela poſé, connoiſſez tous mes droits.
Un regard, un ſeul mot, le ſon de votre voix,
Tout m'eſt tentation, dès que je vous approche:
Vous me tentez plus ſans reproche,
Que ne feroient mille amours à la fois.
Des diſcours que je tiens je ne ſuis plus le maître;
Je m'interromps par mes ſoupirs;
Vos yeux mêmes, vos yeux jamais ne firent naître
De plus impatiens déſirs.
Que me faut-il encore? Il faudroit être aimable

Me direz-vous : rien n'eſt plus raiſonnable;
Et je vous entens aujourd'hui.
O la rare bonté ! la complaiſance extrême !
Vous cédez aux déſirs d'autrui ,
Pourvû qu'ils vous tentent vous-même.

M. de la Motte, au ſujet de l'amitié que Madame la Ducheſſe d** avoit bien voulu lui promettre, fit ces vers.

Comment gouvernez-vous cette jeune amitié ,
Ce tendre enfant en vos mains confié ,
De qui ſur-tout le bon état m'importe ?
L'élevez-vous avec un peu de ſoin ?
Se fait-elle un peu grande, & devient-elle forte ?
Iroit-elle déja bien-loin ?
Cet autre enfant né de vos charmes ,
Qui près de moi doit couler ſon deſtin ,
Se fait toujours plus grand , plus fort & plus malin ;
Il a toujours la main à ſes petites armes ;
De traits nouveaux à chaque inſtant
Il me perce le cœur , riant toujours d'autant.
J'eſpérois cependant la fin de ce ſupplice ,
Et je croyois qu'il ceſſeroit
Quand ſon carquois s'épuiſeroit :
Mais je n'ai plus d'eſpoir, j'ai connu ſa malice.
Sçavez-vous ce qu'il fait dès que je vous revois?
Le petit ſcélerat refournit ſon carquois :
J'en aurai pour long-tems , ſa mere eſt ſon complice.

Madame la Ducheſſe d** ayant été à S** pour y paſſer les fêtes de Noel, M. de la Motte, à ſon retour, fit les vers ſuivans.

Huit jours ſans vous voir, & je vis !
Le paradoxe eſt bien étrange,
J'en conviens : mais, à mon avis,
Voici comment le prodige s'arrange.
Vivre loin d'un ſeul bien, dont mon cœur ſoit jaloux,
Aux plus mortels ennuis ce ſentiment me livre;
Mais c'eſt toujours penſer à vous,
Et penſer à vous me fait vivre.

D'un certain ſentiment j'ai toujours l'ame émue;
Ce ſentiment n'a point encore de nom.
Comment en auroit-il ? la choſe eſt inconnue;
Et ſi j'en inventois, m'entendriez-vous ? Non.
Tous les mots qu'ont ſaiſis les paſſions vulgaires,
Sont bien loin de ce que je conçois,
Si j'allois me ſervir des ſignes ordinaires,
On croiroit que quelque autre a ſenti comme moi.
Il n'en eſt rien pourtant, & je crois que vous-même

Vous ſoupçonnez que j'ai raiſon.
Mes yeux, ma voix, mon trouble extrême,
Ne vous ont-ils point dit l'équivalent du nom!
Que je ſuis différent des autres !
Ils ont chacun à part leurs maux & leurs plaiſirs ;
Je n'en ai point à moi, non plus que de déſirs,
Et je ſuſpens les miens quand je doute des vôtres.
Charmé d'un ſentiment ſi nouveau parmi nous,
Et fier de ſentir ſeul une ardeur ſi parfaite,
Je ne regarde plus que comme une amourette,
Ce que les mieux charmés ſentent même pour vous.
Pourquoi pour exprimer un penchant aſſez tendre
Inventa-t-on l'amour ? Falloit-il ſe preſſer ?
Ce mot charmant devoit m'attendre,
Où l'on devoit me le laiſſer.
Mais, après tout, il faut bien s'en paſſer :
Mon ſentiment, ſans nom, n'en doit que mieux s'entendre.

M. de la Motte étant venu chez Madame la Ducheſſe d * * le premier jour de l'an, lui dit les vers que voici.

ÉTRENNES.

Voici le jour que le vulgaire
A déſigné pour les préſens ;
Mais les amis & les amans
Ne reconnoiſſent point ce fade anniverſaire ;
Et ce que le commun ne fait que tous les ans ,
Tous les jours ils voudroient le faire.
Je n'offre pourtant rien,daignez me pardonner;
Songez que malgré mon envie ,
Dans le commerce qui nous lie ,
Vous ſeule avez de quoi donner.
Là-deſſus un moment laiſſez-moi raiſonner :
On a , dès que l'on plaît , une richeſſe immenſe
Pour le cœur que l'on a charmé ;
Mais celui qui ſoupire , & qui n'eſt point aimé,
Eſt dans la derniere indigence.
Par ſes moindres bontés , l'une fait tout le bien
Du tendre cœur qui les déſire ,
Et l'autre au cœur cruel qui rit de ſon martyre,
En ſe donnant entier ne donne encore rien.
Faites-moi donc ſentir votre magnificence ,
Puiſque vous ſeule avez de quoi ,
Et que le monde entier n'a point d'autre puiſ-
ſance
Qui ne ſoit trop pauvre pour moi.
Mais je ne veux que de cette richeſſe
Faite ſeulement pour le cœur ,

Qui ne s'altére point, & qui garde ſans ceſſe
Un ſouvenir plein de tendreſſe,
Qui ne craint point de raviſſeur.
Moi je ne donne rien, & je vous le déclare;
J'en ai grand dépit entre nous;
Mais ſi j'étois riche, pour vous
Je ſerois bien-loin d'être avare.

Cette Princeſſe lui ayant deſtiné une canne à pomme d'or pour ſes étrennes, la lui fit mettre en main à la place de la ſienne. Il s'en apperçut, & eut beaucoup de peine à ſe réſoudre de l'emporter. Il fit ſur ce ſujet les vers ſuivans, qu'il dit quelques jours après à Madame la Ducheſſe d * *.

Canne d'or! le préſent m'étonne!
Quoi! c'eſt l'Alteſſe qui me donne!
L'Alteſſe à qui je ne demandois rien!
Croyez-vous donc que je vous le pardonne,
A vous que dans l'inſtant j'avertiſſois ſi bien
Des tréſors que j'ambitionne?
Une boëte de jonc, & certain ton de voix,
Ce devroit être là toute votre dépenſe:
Et votre canne d'or n'eſt avec tout ſon poids,
Qu'une ingrate magnificence.
Canne d'or! belle idée à mettre dans ſon cœur!
Helas! de quoi m'entretient-elle?
De votre rang, & de votre grandeur,

Mais de votre amitié, pas la moindre nouvelle.
Je n'aimerois pourtant qu'un don qui m'ap-
prendroit
Qu'elle devient pour moi plus ferme & plus
ſincere.
Pour le rang je n'y ſonge gueres :
Ce n'eſt pas, entre nous, votre plus bel endroit.
Il falloit m'excepter du ſuperbe caprice,
Qui veut que vos préſens ayent un air de tréſor.
Depuis que juſqu'à vous mon cœur a pris
l'eſſor,
Qu'ai-je fait qui ne dût, en exacte juſtice,
Me ſauver cette canne d'or ?
Donnez-moi donc une marque plus vraie
De l'amitié qu'ont obtenue mes ſoins.
Où la trouverez-vous ? Soyez ſûre du moins
Que ce n'eſt pas chez la Frenaie.

Madame la Ducheſſe d ** pour appaiſer M. de la Motte, lui envoya ces vers avec une boëte d'yvoire.

L'enfant que dans mon ſein je prens ſoin de
nourrir,
Qu'on voit toujours & ſage & raiſonnable,
Me conſeilla de vous offrir
Une étrenne aſſez ſimple, & pour vous ſecou-
rable :
Cependant l'autre enfant qui demeure chez
vous,

Dont une bagatelle allume le couroux,
Prend ce préſent, dit-on, pour une dure offenſe.
Avec lui je ſçaurai comme il faut en uſer.
Trop heureux aujourd'hui s'il ſe peut appaiſer
Avec un don de peu de conſéquence.

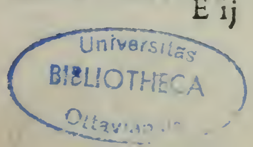
Sur quoi M. de la Motte fit ceux-ci.

La canne d'or a pris de la boete d'yvoire
Tout l'agrément que je lui ſouhaitois.
J'aime en elle le tort qui m'a valu la gloire
De vous faire approuver ce que j'en reſſentois.
L'enfant qui vous donna ce conſeil ſi peu ſage
Eſt bien jeune encor, c'eſt dommage.
Qui n'a que peu vêcu n'en peut pas ſçavoir tant;
Et je dois être trop content
Qu'il ſente ſes torts à ſon âge.
Si mon petit lutin ſe dérangeoit autant.
Dieu veuille qu'il s'en tire avec même avantage.
Au nom des Dieux, tournons ces deux enfans au bien;
Qu'ils conſervent toujours des égards l'un pour l'autre.
Malgré la ſageſſe du vôtre,
Qu'il ménage toujours les caprices du mien;
Et pour moi je ferai ſi bien,
Que des vivacités du nôtre
Le vôtre ne ſouffrira rien.

Pour mon lutin pourtant, même en cas d'imprudence,
J'attens de vous un cœur compatiſſant :
Songez qu'il vous doit la naiſſance.
Le courroux d'une mere eſt encor careſſant.

Madame de Lambert ayant fait des reprimandes fort vives à M. de la Motte, de ce qu'il s'approchoit trop près de Madame la Ducheſſe d * *, ſous prétexte de lui dire ſes vers à l'oreille, & lui ayant dit qu'il devroit au moins laiſſer la coeffe de cette Princeſſe entre elle & lui, il fit ſur cela les vers que voici.

A la coeffe on veut me réduire !
Quoi donc mes ſentimens ſeroient arrêtés là !
A l'oreille, en perſonne, ils n'oſeroient rien dire !
L'injuſte projet que voilà !
De votre coeffe à vous comprend-t-on la diſtance ?
La Chine n'en eſt pas plus loin :
Si ma bouche n'en eſt témoin
Je doute de votre préſence.
Il faut vous reſpecter : qui le ſçait mieux que moi ?
Et qui mieux que moi ſçait le faire ?
Mais au gré d'un Dieu que j'en crois,



Vous aimer eſt encore un point plus néceſſaire
De la bonté ſuprême imitez la douceur ;
Elle veut un reſpect fidelle,
Mais elle exige auſſi qu'un cœur
Brûle, en la reſpectant, de s'unir avec elle.
Le mien de votre gloire uniquement jaloux,
Avec des droits communs ne confond point les vôtres ;
Ce reſpect que l'on veut je le devrois à d'autres;
Celui que j'ai n'eſt dû qu'à vous.

Madame la Ducheſſe d** étant attendue chez Madame de Lambert un mardi, Mademoiſelle de Launay fut chargée d'annoncer à l'aſſemblée qu'elle ne viendroit pas. M. de la Motte, qui s'étoit flatté de la voir, fut ſenſiblement affligé de cette nouvelle, & demanda ſi du moins il ne pourroit pas aller lui faire ſa cour le ſoir : on lui dit qu'elle avoit diſpoſé de ce tems en faveur de quelque autre : ſur quoi il fit ces vers.

Elle ne viendra point à la fête nouvelle !
Mon cœur ſe trouble & s'affoiblit.
Elle eſt malade, helas ! mon Dieu, qu'a-t-elle
Tant de mal qu'elle en eſt au lit.
Eſt-ce tout ? Et ma peine eſt-elle aſſez cruelle
Du moins la verrai-je ce ſoir ?
Non, tels & tels doivent la voir :

Mais entre ceux que sa faveur appelle
Vous n'êtes point nommé. Quel fut mon dé-
sespoir !
Je crus entendre alors ma sentence mortelle ;
Et depuis ce moment le chagrin le plus noir
En est l'exécuteur fidelle.
Maudit Mardi je ne te dois plus rien ;
En vain tu fis quinze ans la douceur de ma vie ;
Tu m'as fait plus de mal, par cette perfidie,
Que tu ne m'avois fait de bien.

Madame la Duchesse d** ayant été passer la semaine sainte à S**, & M. de la Motte ayant été malade pendant ce tems-là, fit les vers suivans qu'il lui dit à son retour.

Qu'on ne me plaigne pas de ces douleurs mor-
telles
Dont je me sens persécuté,
La goute m'a lié de ses chaînes cruelles,
Mais ce que j'aime est en santé.
Le chagrin contre moi déploye
Ce qu'il a de plus rigoureux ;
Mais ce que j'aime est dans la joye ;
Dieu soit loué, je suis heureux.
L'objet de mon ardeur extrême
N'exaucera point mes désirs ;
Mais ce que j'aime a ce qu'elle aime ;
Et je jouis de ses plaisirs.

Fable qu'un tel amour, il eſt trop chimérique,
Et vous nous impoſez ici,
Un tel amour ſeroit unique :
Ce que j'aime eſt unique auſſi.
Pendant votre longue retraite
Avez-vous fait bien des réflexions ?
Avez-vous bien maudit l'amertume ſecrette
Qui ſuit de près l'attrait des paſſions ?
Qu'a dit ſur vos aveux ce témoin néceſſaire,
A qui dans votre cœur vous ouvrez tout accès?
A-t-il bien querellé votre deſſein de plaire,
Et bien gémi de vos ſuccès ?
Sans doute il l'aura fait, c'étoit la ſon office :
J'entens d'ici ſon zéle s'allumer.
Mais dites-moi, contre ce vice,
De quelle force il a pu vous armer ?
Craignez, aura-t-il dit, craignez qu'on ne vous aime ;
A vous gagner les cœurs n'exercez point vos yeux.
Qu'en arriveroit-il ? Vous plairiez tout de même,
Et, s'il ſe pouvoit, encor mieux.
Quoi ! mettra-t-il un ſceau ſur votre bouche?
Peut-elle s'ouvrir ſans charmer ?
Pourra-t-il empêcher qu'un ſourire ne touche ?
Qu'un rien, car c'eſt aſſez, ne force à vous aimer ?
Qu'il vous faſſe donc Camaldule,

Que pour jeûner & pour prier
Il vous relégue au fond d'une cellule ;
Il aura tout gagné s'il vous fait oublier.
Ce moyen paroît fort ſolide ;
Mais pour certaines gens il en faut un meilleur;
Et pour moi je me ſens un cœur
A vous aimer d'ici juſqu'à la Thébaïde.

M. de la Motte fâché qu'on reprochât à Madame la Ducheſſe d * * qu'elle le traitoit trop favorablement, fit ſur ce ſujet ces vers-ci.

On porte un œil jaloux ſur vos moindres bontés ;
On gêne une amitié qui faiſoit mes délices.
Que du moins de ces cruautés
Vos rigueurs ne ſoient pas complices.
Oui, ſi cette amitié pouvoit jamais changer,
Si je voyois les froides politeſſes
Succéder au ſouris qui payoit mes tendreſſes,
Prenez-y garde au moins, je ſçaurois m'en venger.
Quoi ! dites-vous, quelle vengeance !
Que peut contre moi ton couroux ?
Ce que je puis ? Connoiſſez ma puiſſance :
Bannir loin cet enfant qui vous doit ſa naiſſance ;
Perdre ces ſentimens ſi tendres & ſi doux
Qu'ils ſe paſſoient de l'eſpérance,

Faits exprès pour mon cœur, & ſeuls dignes
de vous ;
Les réduire, au gré des jaloux,
A ce triſte reſpect qui vaut l'indifférence.
Si je ne le pouvois, ce que je ſens trop bien ;
Du moins il n'en paroîtroit rien,
Je les tiendrois captifs ſous un profond ſilence.
Mille autres, il eſt vrai, ſoupireront pour
vous :
De beaux yeux ont leur droit, on aimera les
vôtres ;
Mais ils ne vous aimeront tous
Que comme on en aime mille autres.
Eſt-ce donc là ce qu'il vous faut ?
Vous connoiſſez ma flamme, en eſt-il auprès
d'elle
Dont vous ne ſentiez le défaut ?
Jamais l'empire d'une belle
Ne ſeroit tombé de ſi haut.

Madame la Ducheſſe d** ayant donné à M. de la Motte un ruban qu'il lui avoit demandé pour mettre à ſa canne, il fit ſur cela ces vers-ci.

Si je vous racontois les baiſers que je donne
A ce ſimple ruban qui m'eſt ſi précieux,
Vous traiteriez d'abord, qu'amour vous le par-
donne,
Vous traiteriez mon cœur de ſuperſtitieux ;

Mais dans vos jugemens mettez plus de jufteffe,
La fuperftition n'eft que délicateffe.
Voulez-vous fçavoir mieux mes raifons : Les voilà :
En baifant ce ruban fi cher à ma tendreffe,
Je crois baifer la main enchantereffe
Au tour de laquelle il roula.
Mais cette main qui tient à toute la perfonne,
Me rappelle tous vos attraits ;
Je vois ceux qu'aux regards la décence abandonne,
Et devine les plus fecrets.
Quoiqu'abfent, un Dieu fçait quel encens je leur donne :
Ils ne feroient pas mieux adorés de plus près.
Sur-tout je vois les yeux dont la douceur touchante
D'un leger don fait un tréfor :
J'entens cette voix careffante,
Par qui tous vos bienfaits s'embelliffent encor.
De tous ces agrémens à la beauté de l'ame
Je me fens bien-tôt élever ;
Et jugez combien je m'enflame
Par le plaifir de l'obferver.
J'aime cette bonté, des grands trop ignorée,
Mere du gracieux accueil,
Et par qui votre ame éclairée,
Avec la dignité ne confond point l'orgueil.

Si pourtant de l'orgueil la dédaigneuſe audace
Pouvoit jamais mériter quelque grace,
Où la faudroit-il pardonner ?
En vous, en qui les Dieux ont gravé leur image;
En vous, de qui le rang eſt le moindre avantage
Qu'il leur ait plu de vous donner.
De mes fréquens baiſers connoiſſez donc les cauſes ;
Tout ce que vous touchez me devient un aiman:
Auriez-vous cru que tant de choſes
Tenoient à ce ſimple ruban ?

Les louanges que Madame la Duchesse d * * avoit données aux vers de M. de la Motte, fournirent l'occaſion de ceux-ci.

Quand je me plais à vous décrire
Tout ce que je reſſens pour vous ;
Quand je vous dis ces vers dont Apollon jaloux
Gronde l'enfant malin qui lui vola ſa lyre,
Vous les louez tant & ſi bien,
Que le plus ſouvent j'en ai honte.
L'eſprit le plus ſuperbe y trouveroit ſon compte ;
Mais un cœur tendre eſt loin du ſien.
Otez de mes diſcours la meſure & la rime,
Et malgré ces vains ornemens,
Appellez-les de leur nom légitime ;

Ce ne ſont point des vers, ce ſont des ſentimens.
Réſervez donc votre éloquence
Pour qui ne vous dit que des vers;
Mais lorſque c'eſt le cœur qui penſe,
Pour prix des ſentimens à vos charmes offerts,
Sentez vous-même un peu; voilà leur récompenſe.
Oui, quand le cœur ſe fait auteur
Il eſt très-mal loué s'il ne l'eſt pas du cœur.

Madame la Ducheſſe d** ayant invité M. de la Motte à un dîner qu'elle fit dans une eſpece de particulier composé de quelques perſonnes qu'elle avoit choiſies & raſſemblées un mardi, jour conſacré depuis long-tems par M. de la Motte à Madame de Lambert, il fit à table les vers ſuivans.

Fragile probité, pauvre conſtance humaine,
Que faut-il pour te ruiner?
En vain par des ſermens on cherche à t'enchaîner;
Le moindre intérêt rompt ta chaîne.
A trahir le Mardi quelle raiſon m'entraîne?
Et par où me le pardonner?
Si j'en avois le prix qu'on devroit m'en donner,
Je ne m'en dirois mot; mais étoit-ce la peine
D'être infidéle pour dîner?

Madame la Ducheſſe d** ayant remis d'un jour à un autre la permiſſion qu'elle avoit donnée à M. de la Motte de lui venir faire ſa cour, il lui en fit ſes plaintes de la ſorte.

Vous vouliez me voir le jeudi ;
Cette attente m'étoit bien chere :
Je ſuis remis au ſamedi ;
A peine à préſent je l'eſpére,
Il ſurviendra peut-être encor quelque embarras;
Il en ſurvient beaucoup quand l'envie eſt legere :
Vous le ſçavez trop bien, ce que l'on ne peut pas,
C'eſt ſouvent qu'on ne le veut guere.

Enſuite il lui dit ces vers.

N'avez-vous jamais vu des careſſes d'amant,
Ou dès vos plus jeunes années,
Votre cœur, par amuſement,
Ne les a-t-il point devinées ?
Tâchez de vous repréſenter
Un amant dans les bras de l'objet qui le touche:
Par divers attraits il ſe laiſſe tenter,
Va de la main aux yeux, & des yeux à la bouche.
Juſqu'aux charmes ſecrets ſon feu va l'emporter,
Tout l'attire ſans l'arrêter ;

Il retourne aux beautés qu'il quitte ;
En les quittant encor voudroit y demeurer,
L'excès de ſon bonheur l'agite.
Parmi tant de tréſors on l'entend ſoupirer,
Il ſent qu'à tout moment ſon yvreſſe redouble,
Et de chaque beauté ne joüit qu'avec trouble,
A force de tout deſirer.
Au gré des amoureuſes flames,
Voilà comment ſe careſſent les corps :
Avec un trouble égal & de pareils tranſports,
Voyez auſſi comment ſe careſſent les ames ;
Par mille ſentimens, par mille tendres ſoins,
Elles s'embraſſent l'une l'autre.
Laiſſez-moi vous dire du moins
Comment la mienne en uſe avec la vôtre ;
Je lui rends quelquefois l'hommage du reſpect
Que mérite ſi bien la grandeur, la nobleſſe ;
Et ſoudain l'admirant ſous un plus doux aſpect,
J'adore ſa franchiſe & ſa délicateſſe.
Je regarde tantôt avec raviſſement
Ce que le Ciel lui donna de lumiere ;
Tantôt ce qu'elle y joint de grace & d'enjouement ;
Et dans tous ces plaiſirs j'éprouve le tourment
De ne pouvoir jamais l'embraſſer toute entiere.
Ainſi ſe paſſent tous mes jours,
A chaque inſtant nouvel hommage ;
Mais de quelque côté que je vous enviſage,
Je brûle & j'adore toujours.

Quelques jours après M. de la Motte, pour juſtifier ſes prétentions, fit les vers ſuivans.

Ainſi qu'au premier âge il eſt encor des lieux
Où les hommes, amis de la ſimple nature,
De leur corps tel qu'il eſt font toute leur parure,
Et ne rougiſſent point de l'ouvrage des Dieux.
On n'y voit point filer & la ſoye & la laine,
Encor moins ces métaux qu'au prix de tant de peines
Nous forçons d'obéir à nos cupidités.
Là ces vains ornemens, au hazard inventés,
N'effacent point la forme humaine
Sous de riches difformités.
Chez ces peuples naïfs j'imagine une Reine,
Qui loin de tout faſte emprunté,
N'a que ſes ſentimens pour grandeur ſouveraine,
Et ſes graces pour majeſté.
C'eſt par là que vous ſçaurez plaire :
Ainſi je vous ſoumets cette plage étrangere,
Où n'a point pénétré notre fauſſe pudeur.
Et que fais-je en cela que le Ciel n'eût dû faire?
Ne vous devoit-il pas la ſuprême grandeur ?
Le peuple au pied du trône apportant ſes offrandes,
De vos bontés ſans ceſſe eût reſſenti les traits ;
Vous auriez eſſuyé l'ardeur de leurs demandes,
Et leur reconnoiſſance après.

Qu'auroit fait le respect ? Qu'auroit fait la
priere ?
N'auroient-ils pas cent fois embrassé vos ge-
noux ?
Et la reconnoissance en des transports plus
doux,
Auroit peut-être encore étendu sa carriere.
Or voyez dans mes vœux si je suis circonspect :
Mon ardeur ne voudroit que le même avan-
tage,
Qu'en un meilleur climat, & dans un meilleur
âge,
Auroit eu le simple respect.

M. de la Motte ayant plusieurs fois demandé à Madame la Duchesse d** quelque audience particuliere qu'elle lui refusoit toujours, fit ces vers à ce sujet.

Eh quoi ! ne vous parler jamais en liberté,
Jamais le moindre tête à tête !
L'avez-vous si bien arrêté,
Que votre propre enfant, en signant ma re-
quête,
Ne puisse se promettre un peu plus de bonté ?
Cette jeune amitié, qui depuis qu'elle est née
Reçoit de vous son éducation,
N'est-elle pas bien étonnée
De votre résolution ?
Vos soins pour l'élever sont-ils assez fidelles ?

Comment eſt-elle en votre cœur ?
Il ſemble que vous ayez peur
Que j'en demande des nouvelles.
Accordez-moi quelques momens, du moins,
Où nous puiſſions en paix raiſonner des beſoins
De votre fils & de ma fille.
Faut-il appeller des témoins
Pour des affaires de famille ?

Madame la Ducheſſe d ** étant attendue un mardi l'après dîner chez Madame de Lambert, M. de la Motte, qui n'avoit pas voulu ſe mettre à table, fit pendant le dîner ces vers pour elle.

Ils dinent là-dedans, & moi je ſonge à faire
Quelques vers dignes de vous plaire.
Ils ſont fort bien traités; & moi je me nourris
Du plaiſir d'eſpérer que j'aurai pour ſalaire
Quelques mots ou quelques ſouris.
Qui de nous penſez-vous qui fait meilleure chere ?
Sans doute entre eux l'eſprit & la raiſon
D'un aimable entretien ſe diſputent la gloire.
Je crois tous leurs diſcours fort dignes de mémoire ;
Mais moi je penſe à vous; quelle comparaiſon!
Ces bonnes gens, trompés par l'apparence,
Plaignent ma ſolitude, & ſe trouvent heureux:

Mais moi qui vous attend, & qui vous vois
d'avance,
En vérité j'ai pitié d'eux.
Disons vrai, le bonheur des hommes
Est trop difficile a sonder;
Le cœur nous rend ce que nous sommes,
Qui n'y lit pas ne peut rien décider.

Madame la Duchesse d** ayant montré à M. de la Motte plusieurs piéces de poësie faites pour elle par différens Auteurs, il fit ces vers.

Des tributs flateurs du Permesse
Les archives de S** gardent un long recueil;
Mais pardonnez à mon orgueil,
Je ne crois que les miens dignes de ma Princesse.
Je sçais pourtant que par l'art & l'esprit
Le moindre me surpasse, ou du moins me ressemble:
Mille sans doute ont mieux écrit;
Mais j'en ai plus senti que tous ces mille ensemble.
Pour montrer par quel art vous pouvez tout charmer,
Ils font marcher Minerve & Phœbus sur vos traces,
De la Mere d'Amour ils vous donnent les graces,
De tous les traits du Fils ils sçavent vous armer;

Mais que ſert leur brillante audace ?
Par un ſoupir je les efface ;
Je les laiſſe louer, & je ne fais qu'aimer.
Ne croyez pas ſans moi que l'avenir avoue
De vos dons enchanteurs le ſurprenant récit,
De les perſuader j'aurai ſeul le crédit.
Quand c'eſt le ſentiment qui loue
Il fait croire tout ce qu'il dit.

M. de Fontenelle ayant lu à Madame la Ducheſſe d * * un ouvrage qu'il avoit fait ſur la poëtique, M. de la Motte qui étoit préſent à cette lecture, fit les vers ſuivans.

Si jamais je fais des traités
Ce ne ſera pas vous à qui j'irai les lire.
Eh ! le moyen qu'un pauvre auteur aſpire
A vous offrir des nouveautés,
D'avance vous ſçavez tout ce qu'il va vous dire.
J'en ſuis témoin moi-même : un auteur excellent
Vous liſoit une poëtique,
Fruit du génie & du talent,
Joints à l'eſprit philoſophique ;
A peine cherchoit-il raiſon de quelque goût ;
A peine expoſoit-il quelque doute à reſoudre,
Que ſoudain comme un coup de foudre,
Un mot vous échappoit qui répondoit à tout.
Et ſi le raiſonneur, qui n'oſoit trop le croire,

S'expliquoit auſſi bien pour nous,
Il ne lui reſtoit d'autre gloire
Que de paroître avoir écrit pour vous.
Loin donc la frivole eſpérance
Qu'en fins raiſonnemens on vous apprenne rien ;
Le travail de l'eſprit, quand il réuſſit bien,
Ne va qu'à découvrir ce que le vôtre penſe ;
Un ſublime traité n'eſt que votre entretien.
Mais moi, depuis le jour que certain Dieu m'inſpire,
Que j'ai de nouveautés dont je puis vous inſtruire !
Et malgré tous les cœurs que vous avez bleſſés
Combien de ſentimens que vous ne connoiſſés,
Ni par vous ni par ouï dire !

Madame la Ducheſſe d** ayant chargé Mademoiſelle de Launay qui alloit au Mardi chez Madame de Lambert, de faire des amitiés à M. de la Motte de ſa part, M. de la Motte lui envoya les vers ſuivans.

De votre part mille amitiés pour moi,
J'en ai reçu mardi l'aſſurance flatteuſe :
Convenez-en de bonne foi,
Vous vous trouvez bien généreuſe.
C'eſt à tort que vous le penſez,
De ces amitiés qu'on me donne

Je ſens le prix mieux que perſonne ;
Mais je ſens bien auſſi que ce n'eſt pas aſſez.
Qui peſeroit dans mon cœur & le vôtre
Mes tranſports & votre amitié,
Seroit fort mal édifié
Du peu que donne l'un pour ce qu'a donné l'autre.
Si vous n'aimez point à devoir,
Si l'orgueil d'un grand cœur s'honore
De donner toujours plus qu'il ne peut recevoir,
N'avez-vous pas honte de voir
Combien vous me devez encore ?

M. de St Aulaire fort attaché depuis long-tems à Madame la Ducheſſe d* *, étant dangereuſement malade, cette Princeſſe le fut voir, & parut fort triſte à M. de la Motte qui ſe trouva chez elle à ſon retour, ſur quoi il fit ces vers.

La brillante vivacité
De D** aujourd hui ne ſuivoit point les traces;
Son entretien s'eſt contenté des graces,
Et les ris n'en ont point été.
Proſerpine la charme, elle devoit l'entendre ;
On a dédaigné ce plaiſir.
Le jeu même, le jeu n'a pu ſe faire rendre
L'ordinaire tribut que lui doit ſon loiſir :
Pourquoi ces changemens ? Pourquoi cette triſteſſe ?

St Aulaire en péril allarme la Princeſſe.
Mais c'eſt encor trop peu de l'inquiet ennui,
Dans le chagrin qui la poſſéde
Elle a cherché le douloureux reméde
De s'en affliger avec lui.
Que dans un rang ſi haut un cœur ſoit ſi ſenſible,
Beaucoup de gens n'en croyent rien,
La choſe pourtant eſt poſſible,
L**** le prouve bien.
Merveille encor plus étonnante,
Et qui fait à la fois & mon bien & mon mal,
C'eſt que ma tendreſſe s'augmente
De ce qu'on fait pour mon rival.

Madame la Ducheſſe d** ayant traité avec M. de la Motte des différens caractères de l'amour & de l'amitié, il fit ſur ce ſujet ces vers ci & ceux qui les ſuivent.

Sur les deux ſouverains du cœur,
L'amour & l'amitié ſa ſœur,
Nous ſçavons quel dogme eſt le vôtre;
Mais je doute, entre nous, que ſur l'un & ſur l'autre
Vous ſoyez un fort bon docteur:
Vous prétendez que l'amitié néglige
Le vain détail des petits ſoins;
Que l'ami ne donne & n'exige

D'égards que pour les vrais beſoins.
Selon vous, la foibleſſe & l'aveugle caprice
Suivent toujours l'enfant vainqueur :
Au contraire la paix, la raiſon, la juſtice
Sont les tutrices de ſa ſœur.
Il faut, c'eſt-là votre doctrine,
Que l'amour agiſſe en enfant,
Mais que l'amitié noble agiſſe en héroïne
Qui n'a de goût que pour le grand.
Petites choſes ſi friandes
Pour l'enfant qui me fait la loi,
Gardez-vous donc d'entrer dans mes demandes;
On n'en fera jamais de petites pour moi :
Bon Dieu ! quelle pitié ! je ſuis réduit aux grandes.

Pour un moment, qu'il vous ſouvienne
Du dernier entretien qui me fut accordé,
Rappellez-vous le procédé
De votre main & de la mienne :
Ma main qui recherchoit la vôtre avidement,
En la trouvant treſſailloit d'aiſe ;
Je vous la ſerrois tendrement ;
Puis comme le zéphir ſur une fleur qu'il baiſe,
Je l'effleurois légérement.
De mes doigts inquiets je parcourois les vôtres;
A peine ſur les uns croyois-je me fixer,
Que dans le moment même, attiré par les autres,

Je ne ſçavois que choiſir ni laiſſer ;
Tandis que votre main tranquile,
Sans ſe donner de mouvement,
A tous les miens ne paroiſſoit docile
Que faute d'aucun ſentiment.
Dans la mienne tranſports, caprice, inquiétude,
Toute l'activité du cœur ;
Dans la vôtre froide habitude
De complaiſance & de douceur.
Dans la main ſage & la main folle,
Que vous ai-je ſignifié ?
Reconnoiſſez-y le ſymbole
De l'amour & de l'amitié.

Madame la Ducheſſe d** avoit écrit de ſa main tous les vers que M. de la Motte avoit faits pour elle : il l'exhorte par ceux-ci à les relire ſouvent.

Jettez ſouvent les yeux ſur ce naïf ouvrage,
Moins de moi que du Dieu qui regne dans mon ſein ;
Reliſez ces écrits, ſi fiers de l'avantage
D'avoir été tracés de votre main.
Par eux je vous ai fait un temple,
Où pour toute matiere, & pour tous ornemens,
Le cœur toujours ſurpris contemple
Votre image & mes ſentimens.
L'objet de l'hommage ſuprême

Y brille ſeul de toutes parts :
Sous différens aſpects la Déeſſe elle-même
Se ſaiſit de tous leurs regards.
Ici la raiſon ſuit vos traces ;
Là les ris & les jeux ; ici l'enfant vainqueur.
Nouvel aſpect, nouvelles graces :
Vous étonnez l'eſprit, ou vous charmez le cœur ;
Ainſi vous êtes ſeule & l'autel & le temple :
Mes ſentimens en ſont les prêtres aſſidus,
Dont le zéle donne l'exemple
Des hommages qui vous ſont dûs.
D'un ſouris tendre & d'un regard propice
Payez leur culte ſolemnel,
Et ſongez qu'en bonne juſtice
Les prêtres vivent de l'autel.

M. de la Motte, hors d'état de marcher par un mal de genou, ſe fit porter chez Madame la Ducheſſe d ** juſques dans ſon appartement à S ** où elle étoit, & lui dit ces vers.

Que l'on ne cherche plus à ſurprendre ma foi.
Je ne croirai plus rien. Quoi rien ? Plus rien, vous dis-je :
J'avois cru maint & maint prodige
Qui ſe démentent tous chez moi.
Des goutteux, des paralitiques
Dans l'horreur de l'embraſement,

Si

Si l'on s'en rapportoit à certaines chroniques,
De leur maiſon brulante ont fui rapidement.
Ces conteurs ont menti; non, l'amour de la vie
Jamais d'un corps noué n'a briſé les liens;
La terreur du poignard, l'effroi de l'incendie
Manquent tous les genoux qui reſſemblent aux
miens:
Je n'en ai que trop fait la triſte expérience.
Je meurs ſi je ne vous vois pas;
Et pour chercher votre préſence
Je ne puis pourtant faire un pas:
Vous voilà, direz-vous, n'eſt-ce pas un miracle,
Que l'ardeur de me voir a ſeul exécuté?
Il eſt vrai, je vous vois, j'ai franchi tout
obſtacle;
Mais j'en ai honte, on m'a porté.

Dans le tems que M. Boiſle prétendoit faire voir dans un Microſcope qu'il diſoit venir d'Hiſpaham, des animaux qui naiſſoient dans le ſang, ſelon ſon ſyſtême, & cauſoient toutes les maladies, M. de la Motte qui s'étoit trouvé avec Madame la Ducheſſe d** chez lui, fit à cette occaſion les vers ſuivans.

Partout la nature eſt féconde;
Partout elle a ſemé mille germes nouveaux,
Et chaque animal eſt un monde

Qu'habitent d'autres animaux.
Le Méandre secret, qui dans nos cœurs circule,
Pour mille hôtes divers est un vaste océan :
Ainsi le prouve à l'incrédule
Le Microscope d'Hispaham.
Interrogez encor cet oracle oculaire,
J'envoirai de mon sang, vous pourrez en user :
Je le perdrois tout pour vous plaire ;
J'en perdrai pour vous amuser.
Je ne permets pourtant qu'à votre seule vue
De découvrir quel peuple vit en moi :
La forme que je lui prévois
Ne vous sera pas inconnue.
Regardez bien, que voyez-vous ?
Un million de petits fous.
Eh bien ! voyez comme ils s'agitent,
Race incapable de repos,
Leurs aîles ne sont pas oisives sur leurs dos,
Ils s'élevent, se précipitent,
Lançant de toutes parts leurs petits javelots ;
Et la flamme à la main ils embrasent les flots
De la propre mer qu'ils habitent.
Or de votre pitié j'entrevois le dessein,
Vous voudriez chasser ce peuple de mon sein :
Mais quoi ! ces animaux n'ont point d'anta-
gonifte ;
Vous en feriez chercher en vain,
L'Esculape nouveau n'en a point sur sa liste.
De plus observez-les, vous verrez sur leur front

Qu'ils ne craignent rien pour leur
gloire ;
Je les ſens bien, on peut m'en croire,
Et l'origine dont ils ſont
Eſt le garant de leur victoire.

M. de la Motte étant venu à S** fit, pour obtenir de Madame la Ducheſſe d**, quelques momens d'entretien, ces vers-ci.

On ne fait pas des vers pour rien ;
Tout rimeur veut du moins la gloire pour ſalaire ;
Je vends les miens plus chers, & j'en veux, ſans ſurfaire,
Une heure de votre entretien.
Oui, c'eſt mon dernier mot, & je veux vous entendre ;
Choiſiſſez du récit ou du raiſonnement,
De l'eſprit ou du ſentiment,
Pour ſujet vous pouvez tout prendre,
Pourvu que vous parliez j'aurai contentement.
Si c'eſt raiſonnement, je compte ſur la force,
La profondeur, la netteté ;
Vous n'en reſtez point à l'écorce,
Et c'eſt un jeu pour vous que la ſolidité.
Si c'eſt récit, tous les faits dans leurs places
Vont s'arranger à qui mieux mieux ;
Je vous vois du pinceau des graces

Me peindre tout, mettre tout ſous mes yeux.
Si c'eſt l'eſprit, que de fleurs vont éclore ?
Vous l'inſpirez en le louant,
Après un trait brillant un autre vient encore,
Et vous créez en vous jouant.
Si c'eſt le ſentiment, j'ai de la peine à croire
Que vous nous en diſiez tout ce que vous ſçavez.
L'amitié ſeule aura la gloire
De voir tous ſes droits bien prouvés :
Sur l'amour vous voudrez vous taire,
Vous ferez bien, car, entre nous,
Vous ſçavez moins aimer que plaire,
Et j'en ſçais là-deſſus de plus ſçavans que vous.
Faiſons donc un marché durable,
Vous aurez de mes vers pourvû que vous parliez ;
Concluez, nous voilà liez,
A ce prix là je ſuis inépuiſable.

Madame la Ducheſſe d * * étant à Paris, Madame de Lambert lui amena M. de la Motte, & cette Princeſſe lui ayant demandé s'il n'avoit pas fait des vers pour elle, il lui dit ceux-ci, qu'elle écrivit comme elle avoit fait tous les précédens.

J'apporte encor à B**dicte
Des vers ſentis & non rêvés,

Des vers que mon cœur ſeul me dicte,
Ecrivez, Princeſſe, écrivez.

Je ne me laſſe point de dire
Les divers tranſports que m'inſpire
Ce charme que vous ſeule avez;
Ne vous laſſez donc point d'écrire,
Ecrivez, Princeſſe, écrivez.

A ce cœur qui pour vous eſt devenu Poëte
N'avez-vous pas promis une amitié parfaite?
Payez donc ce que vous devez,
Du moins reconnoiſſez la dette:
Ecrivez, Princeſſe, écrivez.

Je recommande encor à votre complaiſance
Le pauvre enfant que vous ſçavez:
Loin de ſa mere il pleure ſon abſence,
Tout eſt exil pour lui s'il n'eſt où vous vivez;
Songez qu'il eſt d'une auguſte naiſſance,
Ne l'oubliez jamais, & pour plus d'aſſurance
Ecrivez, Princeſſe, écrivez.

Vous lui devez pour ſubſiſtance,
Acueil, ſouris & confiance,

Tendresse encor si vous pouvez,
Je me remets de tout à votre conscience,
En payant donnez-vous quittance,
Ecrivez, Princesse, écrivez.

Madame la Duchesse d** étant revenue à Paris après avoir été long-tems à S**, M. de la Motte, la premiere fois qu'il vint chez elle, lui dit ces vers.

Pour éteindre en moi cette ardeur,
Ce desir né sans espérance,
Hier j'encourageois mon cœur
A profiter de votre absence.

Je disois, tu ne la vois plus, ...
Pourquoi retenir son image ?
Laissez des soupirs superflus,
Un bon oubli seroit plus sage.

Je pardonne de soupirer
A tous ceux qui suivent ses traces.
Pourroient-ils ne pas adorer
La bonté, l'esprit & les graces ?

Mais toi qui n'es temoin de rien,
Qui n'es destiné qu'à te plaindre,

Devois-tu faire ton ſeul bien
D'un bien où tu ne peux atteindre ?

Ça mon cœur un peu de raiſon,
Fais ton reméde de ta peine,
L'abſence eſt la bonne ſaiſon
Pour briſer la plus forte chaîne.

Non, dit-il, mon ſort eſt rempli ;
Je ſouffre, il eſt vrai, mais j'adore.
Plutôt tous les maux que l'oubli :
Quoi qu'il en coute, aimons encore.

Madame la Ducheſſe d** étant revenue de S**, M. de la Motte vint chez elle, & ſur ce qu'elle lui demandoit des vers dont il ne pouvoit ſe ſouvenir, il fit les vers ſuivans.

Quand je ne vous vois pas que je vous dis de choſes !
Par mes divers tranſports, je compte les momens :
L'automne a moins de fruits, le printems moins de roſes
Que mon cœur n'a de ſentimens.
Tranſports, ardeurs, deſirs, en moi tout eſt extrême ;

Je ſens ce que jamais je n'aurois pu prévoir ;
Le Dieu que vous ſçavez en eſt ſurpris lui-même ,
Et ce n'eſt que depuis que j'aime
Qu'il a connu tout ſon pouvoir.
Pour vous apprendre à vous juſqu'où va votre empire ,
Je me promets ſouvent de vous redire
Ce qui me paſſe par le cœur ;
Et dans ce projet j'aime à croire
Qu'on en plaît mieux à ſon vainqueur,
Plus on lui prouve ſa victoire.
Mais je m'arrange vainement ,
Dès que je vous vois l'yvreſſe du moment
De l'état de mon cœur ordonne ,
Et dans l'excès de ſon raviſſement
Toute mémoire m'abandonne ,
Je ne ſuis plus que ſentiment.

Au commencement de l'année 1728. Madame la Ducheſſe d** étant allée chez Madame de Lambert, M. de la Motte,qui y étoit,préſenta à cette Princeſſe pour étrenne les vers ſuivans.

ÉTRENNE.

Pour l'an qui commence ſon cours
Je cherchois un don à vous faire :
Les Dieux à qui j'avois recours

Pouvoient ſeuls me tirer d'affaire,
Je garde le fidéle état
De leur réponſe ſouveraine ;
En voici donc le réſultat,
Je vous le laiſſe pour étrenne.

Jupiter dit, du plus beau ſang
Je lui fis tirer ſa naiſſance ;
Placée au plus auguſte rang,
Je lui fais part de ma puiſſance.
A des préſens ſi glorieux
J'ai joint une ame plus qu'humaine,
Et qu'envieroient même les Dieux :
Je la lui laiſſe pour étrenne.

Pourquoi t'inquiéter en vain,
M'a dit Junon, pour la Princeſſe,
Ne tient-elle pas de ma main
Le digne objet de ſa tendreſſe ?
C'eſt moi qui d'un hymen ſi doux
Entretiens l'éternelle chaîne :
Quel don plus grand qu'un tel époux !
Je le lui laiſſe pour étrenne.

Tes deſirs paſſent mon pouvoir,
M'a d'abord répondu Minerve ;

L**** a tout mon ſçavoir,
Je n'en ai point fait de réſerve :
Tout ſe dévoile à ſes regards ;
Elle a, comme moi, le domaine
Et des ſciences & des arts ;
Je le lui laiſſe pour étrenne.

Qu'exige-tu de mes faveurs,
M'a dit le Dieu de l'harmonie ?
L**** vaut les neuf Sœurs,
Seule elle en a tout le génie :
C'eſt de moi qu'elle tient ſon goût ;
Et cette éloquence ſoudaine,
Qui perſuade & qui peint tout,
Je la lui laiſſe pour étrenne.

La charmante Divinité,
De qui les ris ſuivent les traces,
M'a dit d'un air déconcerté,
Elle m'a dérobé les graces :
J'ai déja perdu tout eſpoir
Qu'un jour mon fils me les ramene :
Puiſque je ne puis les ravoir
Je les lui laiſſe pour étrenne.

Son grand cœur ne me doit pas peu,
M'a dit Mercure, on peut m'en croire,

Je lui souffle l'esprit du jeu ;
Mais c'est pour redoubler sa gloire.
Oui, cet intrépide pari
Et cette humeur toujours séreine,
Dans les revers du biribi,
Je la lui laisse pour étrenne.

J'ai donc, sans fruit, importuné
De mes vœux la troupe celeste :
Chacun pour avoir trop donné
Ne se trouve plus rien de reste.
Pour servir mes vœux empressés
Toute recherche eût été vaine ;
Mais les biens dont vous jouissés
On vous les laisse pour étrenne.

Foible mortel ferois-je mieux
Que la troupe toute-puissante ?
Plus embarrassé que les Dieux,
Que faut-il que je vous présente ?
Ce respect de vos graces né,
Dont ma muse fut la maraine,
Et qu'amour traite en frere aîné,
Je vous le laisse pour étrenne.

Mais vous ! songez que par pitié,
De ce respect sans espérance,

Vous m'avez promis amitié,
Qui plus eſt encor confiance :
J'en citerois de bons témoins ;
Mais votre parole eſt certaine :
Ainſi répondez-moi du moins,
Je vous les laiſſe pour étrenne.

Madame la Ducheſſe d** ayant fait dire à M. de la Motte qu'elle iroit chez Madame de Lambert un jour qu'il y devoit être, & ayant mandé, lorſqu'il l'attendoit, qu'elle ne pouvoit venir ce jour-là, il fit les vers ſuivans, qu'il lui dit la premiere fois qu'il vint chez elle.

La Princeſſe ne viendra point !
Je n'ai plus rien voulu entendre.
Et par où coupable en ce point
Pourriez-vous jamais vous défendre ?

Ce peut-il que ſe portant bien
On ait un procédé ſemblable ?
La probité n'eſt donc plus rien,
La foi, l'honneur n'eſt qu'une fable.

Petits ! ſoyez amis parfaits,
Soyez ſinceres & fidelles ;

Mais les Princes ne ſont pas faits
Pour ſonger à ces bagatelles.

Dieu ſçait quels mots dans mon dépit
M'échapoient contre ce que j'aime :
Titres & rang j'ai tout maudit,
Et je me diſois à moi-même,
Hélas ! pauvre cœur abuſé
Avec tant de délicateſſe,
De quoi t'es-tu donc aviſé
D'aller choiſir une Princeſſe ?

Quelques jours après Madame la Ducheſſe d * * vint chez Madame de Lambert, où étoit M. de la Motte, qui, pour témoigner ſon repentir des derniers vers, dit ceux-ci.

Où mene un dépit téméraire ?
Et que n'ai-je point mérité ?
J'ai dans mon aveugle colere
Offenſé ma Divinité.

Elle dont la bonté touchante
Songeoit à réparer mes pleurs,
Tandis que mon ame imprudente
Querelloit ſes fauſſes rigueurs.

O toi de ma faute complice !
Muſe qui m'oſas inſpirer,
En ſervant mon triſte caprice
Falloit-il te déshonorer ?

Eſt-il châtiment qui ſuffiſe
A punir de ſemblables traits !
Va, que le nom de L****
Te ſoit interdit pour jamais !

Toi lyre qui me fut donnée
Pour plaire & m'immortaliſer,
Puiſqu'un crime ta prophanée,
C'eſt au remords à te briſer !

Mais je l'entens, qui, gémiſſante,
Demande grace en votre nom ;
Ce nom retient ma main tremblante,
Parlez, la briſerai-je, ou non ?

Le Roi de Pologne, Staniſlas, étant venu voir Madame la Ducheſſe d** à S**, & lui ayant témoigné qu'il ſe trouveroit fort honoré d'être au nombre de ſes

Bergers, cette Princeſſe lui en accorda le titre, & ajouta à cette faveur quelques galanteries où ſon eſprit, ſon ſçavoir & ſon bon goût ſe faiſoient également admirer. Le Roi Staniſlas lui écrivit à cette occaſion une Lettre fort galante, dont M. de la Motte entendit la lecture, ſur quoi il fit les vers qui ſuivent,

Un Roi, trop aimable Bergere,
S'enrolle parmi vos Bergers,
Il veut habiter nos vergers
Dans le ſeul eſpoïr de vous plaire;
L'amour devoit à vos appas
Une victoire ſi complette;
Mais pour cela ne penſez pas
Qu'un ſceptre vaille une muſette.

Sans doute c'eſt un grand hommage
Que celui d'une Majeſté;
Mais enfin la fidélité
Des Rois n'eſt gueres le partage.
Pour vous enlever ſes tributs
Il ne faut qu'une bonne diette,
Et bientôt vous ne croiriez plus
Qu'un ſceptre vaille une muſette.

Au premier ſignal de Bellone

S'étendroit toute ſon ardeur,
Il n'auroit aucune pudeur
De vous quitter pour la couronne.
Pour vous, s'il alloit vous quitter,
Quelle honte que ſa retraite !
Gardez-vous donc bien de penſer
Qu'un ſceptre vaille une muſette.

L'éclat du rang vous ſollicite,
Voyons ſi c'eſt une raiſon :
Pour L**** B**
Les Rois ne ſont pas ſans mérite;
Mais quand pour un bonheur plus doux
L**** devient Liſette,
Qui croira jamais entre nous
Qu'un ſceptre vaille une muſette ?

N'allez pas au pouvoir ſuprême
Comparer le champêtre état.
Que fait un Héros ? Il combat,
Et que fait un Berger ? Il aime :
L'un donne à ſa Dame une cour,
L'autre une tendreſſe parfaite.
Peut-on ſoupçonner en amour
Qu'un ſceptre vaille une muſette !

Pour les Rois rien de déſirable

Que des ſujets & des Etats,
Un monde ſeul ne ſuffit pas
A leur orgueil inſatiable,
Un empire ſans ceſſe accru
Eſt tout ce que leur cœur ſouhaite ;
Mais un Berger n'a jamais cru
Qu'un ſceptre vaille une muſette.

Qu'eſt-ce qu'un Roi pour vous peut faire ?
Garder quelques jours vos troupeaux :
On le ſçauroit dans nos hameaux,
C'eſt une gloire paſſagere.
Mais pour tranſmettre à l'avenir
Votre triomphe & ſa défaite,
Quelqu'un voudroit-il ſoutenir
Qu'un ſceptre vaille une muſette ?

M. de la Motte ayant vu Madame la Ducheſſe d** chez Madame de Lambert ſans lui payer le tribut ordinaire des vers qu'il avoit coutume de lui dire, cette Princeſſe lui en fit des plaintes; ſur quoi il fit ceux-ci, qu'il lui dit la premiere fois qu'il la revit chez Madame de Lambert.

Quand vous ſouffrez que je vous voie,
Autant de fois vous faudroit-il des vers ?

C'eſt bien le moindre prix d'une ſi grande joie,
Jamais plaiſirs n'auroient été moins chers.
Mais hélas ! pour chanter ſuffit-il que l'on aime ?
Le cœur eſt toujours prêt, l'eſprit n'eſt pas de même ;
Dès que vous paroiſſez je me ſens aſſiéger
De tranſports inconnus à l'ame la plus tendre ;
Mais tous ces ſentimens, quand il faut vous les rendre,
Ne ſont pas aiſés à ranger :
On chante en y penſant, ſans y penſer on aime ;
Le cœur eſt toujours prêt, l'eſprit n'eſt pas de même.

Si quelquefois je veux mettre mon ſoin
A peindre tous les dons par où vous ſçavez plaire,
De mes efforts le ſuccès ordinaire
C'eſt de voir combien j'en ſuis loin.
Qui jamais à ſon gré peut louer ce qu'il aime?
Le cœur voit & ſent tout, l'eſprit n'eſt pas de même.

M. de la Motte fit ces vers pour Madame la Ducheſſe d** dans le tems de Pâques l'année 1728, & les lui dit à l'Arſenal où elle l'avoit invité de venir.

Un Confeſſeur, qu'on m'avoit dit fort doux,
Hier de mes péchés ouït la kirielle,
Où je gliſſai comme une bagatelle
Les vers galans que j'avois faits pour vous.
Oh ! oh ! dit-il, ceci devient plus grave,
Des vers galans ! je ne ſçais rien de pis.
De deux yeux, quels qu'ils ſoient, ſe déclarer l'eſclave
N'eſt pas chemin de Paradis.
Je vous nommai pour mon excuſe ;
Car même en s'accuſant ne s'excuſe-t-on pas ?
Tant pis encor, dit-il, plus l'objet a d'appas,
Et plus tard on s'en déſabuſe :
Si L**** eſt votre choix
Je n'en dois être que plus rude :
La voir ou l'entendre une fois
Vaut tout autant que péché d'habitude.

Madame la Ducheſſe d** étant à S** dans le printems, M. de la Motte fit ces vers-ci.

Vole à S*, cher enfant, vole près de ta mere ;
Rends-toi dans ces aimables lieux
Où tu vas voir maint & maint frere
Nés comme toi d'un regard de ſes yeux :
Obſerve tout & demeure inviſible.
Mais à quoi bon ce ſoin ? hélas !
Sans te cacher, il n'eſt que trop poſſible
Qu'elle ne t'apperçoive pas.

Va dès le levet de l'aurore,
Vole dans ses jardins préparer ses plaisirs,
Intéresse Zéphir & Flore
A prodiguer leurs dons au gré de ses desirs,
Et de l'ardeur de tes soupirs
Toi-même aide à les faire éclore.
Accompagne par-tout sa cour;
De tous ses entretiens sois le témoin fidelle,
Retiens-en bien les traits, la finesse & le tour:
Que tu serois charmant à ton retour
Si tu sçavois les redire comme elle.
Si l'ennui la prend quelquefois,
Puisse-t-elle pourtant n'en point sentir l'atteinte,
Glisse adroitement sous ses doigts
Ces vers où mon ame s'est peinte,
Ces tendres vers par le cœur enfantés;
Et si tu la voyois sourire
A quelqu'un de ces traits par toi-même dictés;
Reviens sur le champ me le dire;
Ce bonheur, comblant mon espoir
Me tiendroit presque lieu du plaisir de la voir.

Madame la Duchesse d** qui avoit soin depuis long-tems de donner à M. de la Motte du ruban pour mettre à sa canne, lui en ayant envoyé, il vint quelques jours après chez elle & lui dit ces vers-ci & ceux qui suivent, qu'il avoit faits, arrêté dans sa chaise à la

porte de la conférence, vis-à-vis l'hôtel du M**.

Il m'a pris, quoi, m'allez-vous dire?
Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
Qui? Ce petit lutin qui de vos yeux eſt né,
Et de qui je ſubis l'empire.
Il dit que le préſent ne regarde que lui.
Qu'il ſçait les deſſeins de ſa mere,
Et que, ſi près de vous je perdois ſon appui,
Pareil don ne me viendroit guere.
Il en faut convenir, il connoît bien ſes droits;
Et puiſſiez-vous vous-même auſſi bien les connoître.
Je me ſoumets donc à ſes loix,
Du ruban & de tout je le laiſſe le maître.
Selon que ſon caprice en dit,
C'eſt lui qui m'en fait part & qui me le meſure,
Qui prend ma canne & l'embellit
De ce tiſſu pour moi plus cher que la ceinture
Qui jadis de Venus a fait tout le crédit.
Vous m'allez trouver bien crédule;
Mais j'en ai fait l'épreuve, & depuis plus d'un an
Sur ſon flambeau, ſans doute, il paſſe ce ruban;
Car dès que j'y touche, je brûle,
En vain voudrois-je lui ravir
Ce tréſor dont ſeul il s'empare;
Il le garde comme un avare,
Qui, de peur d'en manquer, tremble de s'en ſervir.

Me voici repoſant ſur les bords de la Seine,
Vis-à-vis de votre Palais,
Mon œil ne le voit pas, mais mon eſprit m'y mene,
Et jugez combien je m'y plais.
Juſqu'où l'illuſion va-t-elle!
J'entre chez vous & j'entens cette voix
Qui redonne toujours une force nouvelle
Au feu qu'elle alluma dès la premiere fois.
Là mille jeux badins voltigent ſur vos traces;
J'écoute ces diſcours ſi brillans & ſi doux,
Que dictent à l'envi la raiſon & les graces,
Et dont l'art n'eſt ſçu que de vous.
Là certain Dieu qui me conſeille,
D'un moment d'audience implore la faveur,
Et j'oſe vous dire à l'oreille
Ce que je voudrois bien qui paſſât juſqu'au cœur;
Du moins je vous y vois ſourire.
Et qui ne croiroit pas mes vœux récompenſés,
Quand pour prix de mes vers vous daignez les écrire?
C'en eſt beaucoup, m'allez-vous dire:
Oui, c'eſt trop, & pourtant ce n'en eſt pas aſſez,
Quoi! ce n'eſt pas aſſez? Eſt-ce que ma tendreſſe
Oſe former d'autres ſouhaits?

Que voulez-vous ? Le cœur a ſes inſtans d'y-
vreſſe,
Il faut laiſſer paſſer l'accès.

Madame la Ducheſſe d** étant revenue de S** à Paris, fut chez Madame de Lambert, où M. de la Motte lui dit ces vers qu'il avoit composés ſur ſon départ quand elle fut à S**, & ceux qui ſuivent qu'il avoit faits pendant ſon abſence.

Du M** part & je demeure,
Touché de mon gémiſſement,
L'enfant que vous ſçavez en pleure,
Et dit lui-même à tout moment,
Du M** part & je demeure.

Encor dans cet éloignement,
Si j'en mourrois, à la bonne heure;
Mais un cœur vit de ſon tourment;
Je vis & je ne ſçais comment
Du M** part & je demeure.

On ſouffre beaucoup en aimant,
Me dit l'enfant, ſans qu'on en meure;
Mais ſe plaindre eſt ſoulagement:

Je me plains donc amerement,
Du M** part & je demeure.

Si dans ce triſte accablement
Quelquefois le ſommeil m'effleure,
Je m'écrie encor en dormant
Du M** part & je demeure.

Que bientôt un retour charmant
Rende ma fortune meilleure ;
Puiſſai-je dire inceſſamment,
Elle eſt ici, qu'elle y demeure.

Mais quoi ! je vous revois, eſt-ce un enchantement,
Ou bien ſi mon deſir me leurre ?
Prêtez-moi donc l'oreille : ah ! c'eſt vous ſurement :
Je ſuis bien là, que j'y demeure !

DEpuis que vous êtes à S**
Tout m'attriſte, tout m'importune,
Les plaiſirs ſe changent en maux,
La ſanté même eſt infortune ;
Je me fais de tout un poiſon,
De l'air même que je reſpire :

N'en

N'en ſçauriez-vous pas la raiſon ?
Devinez ce que je veux dire.

Si quelquefois je veux ſortir
De cette longue phrénéſie,
J'ai recours, pour m'en garantir,
A quelque lecture choiſie ;
Mais des plus rians Ecrivains
Aucun ne peut ſe faire lire,
Le livre me tombe des mains,
Devinez ce que je deſire.

Si d'autres fois pour m'émouvoir
Et vaincre un ennui taciturne,
Je vais eſſaïer le pouvoir
Du Brodequin & du Cothurne,
Inſenſible aux plus beaux endroits,
Je ne puis admirer ni rire ;
Racine & Moliere ſont froids,
Devinez ce que je deſire.

En vain l'Amphion de nos jours
Forma d'harmonieux ſpectacles,
Les rochers ne ſont pas plus ſourds
Que je le ſuis à ces miracles ;
Je ſuis ſûr même qu'Apollon
M'étourdiroit avec ſa lyre ;

Mon cœur rappelle un plus beau ſon ;
Devinez ce que je deſire.

Quand le jour s'éteint, le ſommeil
Va de ſes pavots ſecourables,
Juſques au retour du ſoleil,
Soulager les plus miſérables ;
Pour moi ſeul ſes dons n'ont plus lieu,
De ma paupiere il ſe retire,
En vain j'implore un autre Dieu,
Devinez ce que je deſire.

Dirai-je plus ? Si quelquefois
Mon bonheur près de vous me mene ;
Si du charme de votre voix
Vous trompez quelque tems ma peine,
Votre accueil même le plus doux
Ne ſçauroit encor me ſuffire :
Je ſouffre encor auprès de vous,
Devinez ce que je veux dire.

Prodige où je ne comprens rien !
Eh ! qui me le fera comprendre ?
Seroit-il donc quelque autre bien
Que vous voir & que vous entendre ?
Que ſouhaitai-je donc ? Hélas !
Comment pourrois-je vous le dire,

Si moi-même je n'ose pas ;
Deviner ce que je veux dire.

Vers que M. de la Motte fit au commencement de l'année 1729. pour Madame la Duchesse d**.

On a bientôt dit ce qu'on sent ;
L'esprit ne l'étend qu'avec peine ;
Pourquoi prendre un tour languissant ?
Je vous adore est mon étrenne.

Les beaux discours furent le lot
Que choisit le Dieu d'Hyppocrenne ;
Certain Dieu dit tout en un mot :
Je vous adore est mon étrenne.

Graces, raison, esprit & gout,
En quatre mots voilà du M** :
Que s'ensuit-il ? Il s'ensuit tout :
Je vous adore est mon étrenne.

Voilà tout mon petit trésor
Pour cette année & la prochaine,
Dans mille ans je dirai encor
Je vous adore est mon étrenne.

Comme encens recevez mes ſoins,
Que perſonne ne s'y mépren ne,
Je n'ai pas dit que j'aime, au moins,
Je vous adore eſt mon étrenne.

Vers de M. de la Motte pour Madame la Ducheſſe d** qu'il lui dit chez Madame de Lambert.

Voici des vers, en ce moment
J'ignore ce qu'ils vont vous dire;
Je ne ſens bien diſtinctement
Que le beſoin de vous écrire.

A former d'abord un projet
Ne croyez pas que je m'amuſe,
Vous êtes toujours mon ſujet,
Et mon cœur eſt ma ſeule muſe.

Le cœur dit tout ce qui lui vient,
Jamais le choix ne l'embarraſſe,
Et c'eſt à lui ſeul qu'appartient
Et l'entouſiaſme & la grace.

L'eſprit, toujours dans l'embarras,
Toujours chancelle, toujours doute,
Le pauvre eſprit, il ne dit pas
Ce que le moindre mot lui coute.

Ainſi pour vous ingénuement
J'avouerai mon reſpect extrême ;
Je vous avertis ſeulement
Que je reſpecte comme on aime.

Quoi donc ! eſt-ce ma faute à moi
D'être né ſi loin de l'Alteſſe ?
Puis-je mais de n'être pas Roi,
Et que vous, vous ſoyez Princeſſe.

La plus ſuperbe dignité
Défend-elle qu'on vous adore ?
Non, non, fuſſiez-vous Majeſté
Je vous adorerois encore.

Enfin je prends mon droit d'aimer
D'où vous prenez celui de plaire ;
S'il vous eſt permis de charmer,
Il me l'eſt de vous laiſſer faire.

Si l'aveu m'en eſt interdit,
Par l'égard que le rang impoſe,
Suppoſez que je n'ai rien dit,
Mais ſoyez ſure de la choſe.

Madame la Ducheſſe d** étant allée chez Madame de Lambert avant que

de s'en retourner à S**, demanda à M. de la Motte, qui y étoit, le tribut de vers qu'il avoit coutume de lui payer : il lui dit ceux-ci.

Ne faiſons plus de vers, le deſſein en eſt pris
Et la raiſon me le conſeille.
Mais j'entens que mon cœur n'eſt pas du même avis :
Si tu n'as plus de vers tu n'auras plus l'oreille.

La menace m'effraye, & je ſens qu'en tremblant
Ma muſe à ce coup ſe réveille.
La peur me tient lieu de talent.
Faiſons encor des vers afin d'avoir l'oreille.

Combien de ſentimens ai-je fait éclater !
Si je les répetois ce ne ſeroit merveille.
Le cœur ſe plaît à répeter ;
Mais par malheur il faut du nouveau pour l'oreille.

Eh bien ! je varierai, puiſqu'il le faut ainſi ;
Mais je demande la pareille,
Et que vous promettiez, pour varier auſſi,
De me donner mieux que l'oreille.

Madame la Ducheſſe d** pour engager M. de la Motte à venir à S** où elle étoit, lui fit dire que s'il ne s'y rendoit, il n'y auroit plus entre elle & lui ni d'amour ni d'amitié : il y vint tout incommodé qu'il étoit, & lui dit ces vers-ci & ceux qui ſuivent.

Si je ne vais à S* quelle eſt votre menace ?
Plus d'amour, dites-vous, plus même d'amitié.
Quoi ! juſques-là j'encours votre diſgrace ?
Bon Dieu, que je me fais pitié !

Mais, s'il vous plaît, entendons-nous l'un l'autre :
Plus d'amour. Quel amour ? Eclairciſſons-nous bien.
Vous ne ſçauriez bannir le mien :
Eſt-ce que, par hazard, vous parleriez du vôtre ?

En ce cas, le plaiſir ſuſpendroit mon effroi ;
Et mon cœur dit déja ce mot de Fontenelle :
Ah ! que ne m'eſt-elle infidelle,
Elle auroit ſoupiré pour moi.

Autres vers de M. de la Motte.

Belle queſtion à former !
Quel eſt le plus grand don que le Ciel peut
nous faire ?
Vous m'allez ſoutenir que c'eſt le don de plaire;
Moi je ſoutiens que c'eſt celui d'aimer.

Plaire eſt, me direz-vous, la ſuprême puiſ-
ſance,
Il eſt bien glorieux de pouvoir tout charmer.
J'en conviens ; mais en récompenſe
Il eſt plus doux de s'enflamer.

Sur quelque illuſion que notre orgueil s'appuie,
L'encens ne remplit pas nos vœux,
Souvent la Déeſſe s'ennuie ;
Mais quiconque adore eſt heureux.

Chacun priſe ſes avantages.
Goutez votre bonheur, je n'en envierai rien :
Si vous ſçavez des cœurs gagner tous les hom-
mages,
Moi je ſçais donner tout le mien.

Et jugez à quel point ma tendreſſe m'eſt chere,
A peine puis-je l'exprimer ;
Je n'acheterois pas la gloire de vous plaire
Au prix de vous en moins aimer.

Autres vers de M. de la Motte.

Pour me diſtraire un peu de mon tendre eſcla-
vage,
Sur les ſciences & les arts
J'ai voulu porter mes regards,
Et n'en ſçais gueres davantage.

A la Géométrie envain je veux toucher,
Depuis qu'en ſes myſteres j'entre,
J'en apprens ſeulement que vous êtes mon centre,
Et que je tourne autour ſans pouvoir l'ap-
procher.

De la Géographie une étude profonde
Ne m'offre qu'un cahos où mon eſprit ſe perd;
Les lieux où vous vivez me ſemblent tout le
monde,
Le reſte n'eſt plus qu'un déſert.

Aſtronome, je monte à la ſublime voute
Où brille le flambeau des Cieux,
Et quand je l'ai parcourue toute,
Je vois qu'il n'eſt pour moi d'autre aſtre que
vos yeux.

Me voici dans les arts, & d'abord je contemple
L'Architecture & ses nobles projets;
Mais que m'importent ses secrets,
S'il ne m'est pas permis de vous bâtir un temple.

Laissons la Peinture à l'écart,
Dussai-je être un second Apelle,
Qu'apprendroient à mon cœur ses leçons & son art?
Il vous peindra toujours mieux qu'elle.

Enfin dans le sacré vallon
Si je cours implorer le secours d'Apollon,
Au lieu de lumieres nouvelles,
Je n'en puis tirer que ces mots.
Apollon chante les héros,
L'Amour seul sçait chanter les belles.

C'est ainsi que j'ai fait mon cours;
Et toute mon expérienee
M'apprend que vous aimer toujours
Sera mon unique science.

RONDEAU redoublé de M. de la Motte pour Madame la Duchesse d**,

qu'il lui dit chez Madame de Lambert.

On ne peut pas tout ce qu'on veut,
On finit moins qu'on ne commence,
On ne veut pas tout ce qu'on peut,
On ne dit pas tout ce qu'on pense.

La seule gloire qui me meut
Est de bien chanter L**** ;
On ne peut pas tout ce qu'on veut,
Et j'en tente envain l'entreprise.

Hélas ! quelle est mon impuissance !
Son portrait vingt fois retouché
N'est encor qu'à peine ébauché ;
On finit moins qu'on ne commence.

Quand je la vois mon cœur s'émeut,
Alors des maux qu'elle me cause
Je puis lui parler ; mais je n'ose :
On ne veut pas tout ce qu'on peut.

Que n'entend-elle mon silence ?
Et quel bonheur si quelque jour
Ses yeux me disoient à leur tour,
On ne dit pas tout ce qu'on pense.

J'ai ſeul droit à ce bien ſuprême,
S'il n'eſt dû qu'aux plus tendres vœux :
Et qui peut égaler mes feux ?
A moins que d'être l'amour même
On ne peut pas.

M. de la Motte ayant écrit une Lettre à Madame la Ducheſſe d** d'un ſtyle fort ſérieux, en lui faiſant préſenter un ouvrage qu'il venoit de donner au public, elle ſe plaignit dans ſa réponſe, que de ce qu'à force de reſpect il manquoit à celui qu'il lui devoit : ſur quoi il fit les quatre vers ſuivans.

Quand un reſpect tendre & jaloux
Ne reçoit pas ſa récompenſe,
Avec Bergere comme vous,
Le pur reſpect eſt la vengeance.

La même Lettre de Madame la Ducheſſe d** étoit ſignée, & M. de la Motte, qui depuis quelque tems n'avoit point compoſé de vers pour elle, prit occaſion de ſa ſignature, qu'il avoit autrefois traitée de taliſman, pour faire ceux-ci.

Quoi ! vous avez recours aux charmes,
A ce nom tout-puiſſant dont les enfans aîlés
Font toujours leurs plus fortes armes,
L * * e B * * * e avec B * * mêlés ?
Vous voulez donc que ma muſe revienne ?
Et bien ſoit, la voilà ; mais contentez-la
mieux,
Sinon, j'en jure par vos yeux,
Il n'eſt B***e qui tienne,
En vain employerez vous le ciel & les enfers ;
Sans tête à tête point de vers.

Madame la Ducheſſe d** qui n'avoit pas été depuis long-tems chez Madame de Lambert, y fut un mardi, & fit dire à M. de la Motte, qui y étoit, qu'il n'avoit aucune part à ſa viſite, étant fort mécontente de n'avoir reçu aucun ſigne de ſa part : quand elle y arriva il lui dit ces vers-ci.

Vous rendez au Mardi votre aimable préſence;
Mais ce n'eſt pas pour moi que vous vous
laiſſez voir :
Je reſte cependant, contre votre eſpérance,
Je devrois vous punir de votre indifférence ;
Mais quel ſera mon déſeſpoir
Si c'eſt là la bonne vengeance !

Long-tems après Madame la Du-

cheſſe d** étant retournée chez Madame de Lambert, elle demanda à M. de la Motte s'il n'avoit rien fait pour elle, il lui répondit par ces vers, qu'il avoit faits ſur le champ.

Pourquoi voulez-vous que j'écrive ?
Que vous diroient mes vers, que ce que vous ſçavez ?
Pour connoître une flamme auſſi tendre que vive,
Reliſez ſeulement les vers que vous avez :
Vainement mon eſprit s'excite,
Ma paſſion conſtante eſt tout ce que j'y vois :
Pour vous, hélas ! ce n'eſt qu'une redite,
C'eſt toujours nouveauté pour moi.

FIN.



2ⁿ 10

Je teinte l'ocdre
au houlinet

Rose
de la Motte

au houlmey



